

**Recueil des textes
des Ateliers d'écriture
janvier – février - mars 2022**



Proposition 1 :

Écrire un espoir, un désir fou peut être, à travers une image par exemple. Travail de la métaphore.

Lecture du poème de B Vian *Je veux une vie en forme d'arête*

*Je veux une vie en forme d'arête
Sur une assiette bleue
Je veux une vie en forme de chose
Au fond d'un machin tout seul
Je veux une vie en forme de sable dans des mains
En forme de pain vert ou de cruche
En forme de savate molle
En forme de faridondaine
De ramoneur ou de lilas
De terre pleine de cailloux
De coiffeur sauvage ou d'édredon fou
Je veux une vie en forme de toi
Et je l'ai, mais ça ne me suffit pas encore
Je ne suis jamais content*

Boris Vian



Proposition 2 :

Écrire à partir d'un bruit. Prenez d'abord un bruit, petit, étrange, faites le résonner, entendre.

Racontez son histoire ou bien laissez-vous entraîner.

Lecture du poème de Prévert : *La grasse matinée* .

Il est terrible



*le petit bruit de l'oeuf dur cassé sur un comptoir d'étain
il est terrible ce bruit
quand il remue dans la mémoire de l'homme qui a faim
elle est terrible aussi la tête de l'homme
la tête de l'homme qui a faim
quand il se regarde à six heures du matin
dans la glace du grand magasin
une tête couleur de poussière*

ce n'est pas sa tête pourtant qu'il regarde
 dans la vitrine de chez Potin
 il s'en fout de sa tête l'homme
 il n'y pense pas
 il songe
 il imagine une autre tête
 une tête de veau par exemple
 avec une sauce de vinaigre
 ou une tête de n'importe quoi qui se
 mange
 et il remue doucement la mâchoire
 doucement
 et il grince des dents doucement
 car le monde se paye sa tête
 et il ne peut rien contre ce monde
 et il compte sur ses doigts un deux trois
 un deux trois
 cela fait trois jours qu'il n'a pas mangé
 et il a beau se répéter depuis trois jours
 Ça ne peut pas durer
 ça dure
 trois jours
 trois nuits
 sans manger
 et derrière ces vitres
 ces pâtés ces bouteilles ces conserves
 poissons morts protégés par les boîtes
 boîtes protégées par les vitres
 vitres protégées par les flics
 flics protégées par la crainte

que de barricades pour six malheureuses
 sardines...
 Un peu plus loin le bistrot
 café-crème et croissants chauds
 l'homme titube
 et dans l'intérieur de sa tête
 un brouillard de mots
 un brouillard de mots
 sardines à manger
 œuf dur café-crème
 café arrosé rhum
 café-crème
 café-crème
 café-crime arrosé sang !...
 Un homme très estimé dans son quartier
 a été égorgé en plein jour
 l'assassin le vagabond lui a volé
 deux francs
 soit un café arrosé
 zéro franc soixante-dix
 deux tartines beurrées
 et vingt-cinq centimes pour le pourboire
 du garçon.
 Il est terrible
 le petit bruit de l'œuf dur cassé sur un
 comptoir d'étain
 il est terrible ce bruit
 quand il remue dans la mémoire de
 l'homme qui a faim.

Proposition 3 :

A partir du mot « souriceau »

- 1 . chercher les mots, les sonorités contenus dans ce mot (sous, riz, seau, sceau, souris, oh...etc.) et
2. écrire une courte histoire en incluant le max de mots.

.....

J'aimerais...



J'aimerais jeter mon masque à jamais
J'aimerais rire à gorge déployée sans m'arrêter une journée entière
J'aimerais te perdre pour mieux te retrouver
J'aimerais nager au soleil couchant ou plutôt à la lune montante
J'aimerais sentir le vent souffler dans les eucalyptus pour y répandre leur parfum entêtant
J'aimerais garder une euphorie permanente qui me permettrait de gravir des montagnes
J'aimerais m'extasier au premier coup d'œil

Bénédicte F.



Un espoir pour 2022, un désir ..

Une humanité rassemblée mais dans sa diversité. Des coups de gueule fracassants, des propos ahurissants, des rancœurs... laissons dire.. pour engendrer des possibilités de compréhension, de respect de l'autre, de soi.

Anne B.

Cocon

Je veux un coin à moi avec un mur arrondi
cirque pour clown écrivain, tapis de lapin
siège à ressorts, table de lumière, fenêtre ensoleillée
pour laisser courir mes idées toutes nues,
décimer les mots inventés
caresser les verbes incongrus
pincer les voyelles vicieuses
baver des adjectifs rigolards
tricoter des points sans point
peloter les parenthèses
divorcer d'être et d'avoir
conjuguer selon l'humeur
et gueuler une prose hirsute à qui veut bien l'entendre.



Véronique C.

J'enrage !

J'enrage de voir tous ces paumés traîasser ça et là sur les trottoirs, mendiant de quoi subsister.

J'enrage de voir tous ces gens d'outre-Rhin, d'outre-mer, subir les affres de la guerre.

J'enrage de voir tous ces politiques promettre des lendemains enchanteurs qui n'arrivent jamais.

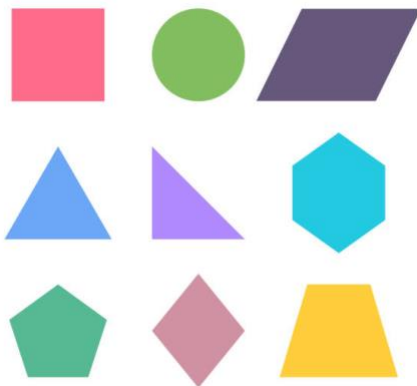
J'enrage de savoir que nos efforts ne parviennent pas à établir un peu de justice humaine.

Oh ! J'aimerais juste qu'on instaure un moment de trêve dans tous ces conflits, un moment sans pauvreté où chacun serait heureux de son sort.

Une heure, une journée, une semaine – plus, je n'ose pas espérer - juste pour goûter un instant de sérénité universelle. Un brin de paradis.



Bryan de La R.



Je veux une vie géométrique, en forme de triangle bleu, pour toi, moi et notre amour

Je veux une vie en forme de cercle, comme le bocal transparent dans lequel nous nageons en rond

Je veux une vie en forme de carré, toute d'ordre et de rigueur, un carré vert

En forme de losange, une vie orange tout en échange

Je veux une vie en forme de cahier pour écrire dessus, dessous, à l'intérieur

Je veux et je ne veux pas, je ne suis jamais content.

Chantal C.

Vouloir.

Je veux, je veux une vie autour de moi en forme de cœur pleine de joie sans imbéciles.

Jacques L.

Le grand large

Je veux une vie en forme d'oiseau, de ceux que l'on regarde planer au-dessus de la mer, qui se posent si adroitement sur les vagues puis s'en échappent pour retourner vers leur nid.

Je veux pouvoir choisir mon départ, sans horaire, sans bagage, sans réfléchir, libre.

Je veux glisser vers les horizons infinis et atteindre ces lointains pays qui font rêver.

Je veux absorber l'air iodé comme un souffle divin, le retenir, me purifier puis revenir me poser dans ma vie, satisfaite et heureuse, les yeux aussi scintillants qu'un coucher de soleil sur l'océan.



Marina M.



Je veux une vie en forme d'ailleurs,
en forme de bulles qui éclatent,
en forme d'étincelles, de feux d'artifice, de fusée...

Je veux une vie en forme d'escalade et de désescalade, d'adret et d'ubac

Je veux une vie à saisir la beauté, la laideur, l'insaisissable

Je veux une vie à pleine dents, à poings fermés, à mains tendues

Je veux une vie qui ne t'en veut pas.

Marie-France le B.

VIVRE SANS REGARDER LA MONTRE.

A l'heure actuelle j'aspire à une vie tranquille, faire ce que bon me semble sans contrainte, d'aller droit devant moi sans chronomètre.

Regarder le nez en l'air, le ciel, les oiseaux, l'horizon. Oui c'est un rêve que j'ai en tête depuis plusieurs années mais ce n'est pas facile de me détacher de mes engagements.

Enfin l'espoir fait vivre, j'arriverais un jour à vivre comme je l' imagine.

Sinon je vivrais en rêvant, c'est bon de rêver aux bonnes choses.

Mimi



Je veux...

Je veux tout et rien
Être serin, sereine et reine
D'un jour, toujours
Te trouver l'homme, le job de ma vie
Sous n'importe quel toi
Mais un beau château
Chapeau l'artiste
Confetti youpi et des horizons
Mais non, mais si
On y croit, on les aura !

Sophie C, janvier 2022

La partie et le tout

Je veux une vie en forme d'écumoire,
une écumoire qui ne retiendrait que les bons
ingrédients, les denses, les riches, les colorés, les
goûteux, comme elle le ferait d'un plat de lentilles
vertes, corail, noires et blondes, agrémentées de
carottes et de lardons, avec, pour rehausser leur
saveur, de l'ail, du persil, de la sarriette et du thym.



Je veux une vie en forme d'écumoire,
une écumoire qui laisserait s'écouler les larmes, les
pleurs, la sueur attachée aux labeurs non aboutis.

Je veux une vie en forme d'écumoire,
une écumoire, en bel inox, suspendue à un clou de ma cuisine pour me rappeler
qu'avec elle je peux séparer le bon grain de l'ivraie, mais que, sans elle,
je peux aussi déguster mon plat tel quel et qu'il est très bon comme ça.

Véronique A.

.....

Un bruit, un son

Le chant du coucou et c'est l'été. Je me réveille dans cette grande pièce qui nous sert de chambre chez mes grands-parents, toute la famille y prend ses quartiers de nuit.



A l'heure du coucou, tout le monde est parti ou presque, les grasses mat' sont 'terra incognita' pour un agriculteur. Il ne reste que nous, les enfants, ce monde fait d'innocence et de perversité. Les adultes qui adulent les plus jeunes au nom d'une irréprochable virginité de pensée ont tout oublié, de même les plus jeunes qui enterrent un peu trop vite les plus anciens n'ont rien appris..

Ce coucou est pour moi un non conflit de générations parce qu'on était en permanence en interaction. Le chant de la liberté retrouvée aussi, après une année enfermée en ville.

Ce coucou, ce village : un mythe, mon Shangri-la !

Anne B.

Un bruit

Le tic-tac de cette vieille horloge qui rythme le temps dans cette paisible salle à manger, un après-midi d'hiver.

Ce tic-tac est associé aussi à une odeur, celle de la cire qui embaume la pièce, la cire passée sur le buffet. Ce bon gros buffet campagnard, placide, qu'un rien ne dérange. Il ne fait plus qu'un avec la vieille horloge, ils sont associés pour le meilleur et pour le pire, quasi inséparables depuis des années.

Ce tic-tac c'est comme un battement de cœur, apaisant, qui ne nous fait pas tressaillir comme une vulgaire sonnette stridente d'un réveil matinal.

Le tic-tac de l'horloge c'est la placidité installée, retrouvée quand on pénètre dans la pièce et que l'on se donne la peine de s'y mettre à l'unisson.

S'est-il arrêté une fois, ce tic-tac l'a-t-on remonté ? sûrement, mais je n'en ai pas souvenir.

Ce tic-tac qui m'éveille les cinq sens : l'ouïe, la vue, l'odorat (de la cire), le toucher (harmonie des formes, noble matière). Le 5^{ème} sens,



je ne m'en souviens plus, mais vous allez sûrement me l'indiquer car le tic-tac est enclenché.
« Il vous reste 3 minutes, nous dit Danièle ».
Allez-dites le moi, car mon cœur va s'accélérer et le tic-tac va devenir dissonant.

Bénédicte F.

Les sans-cornes

J'avance, l'âme légère, sur un chemin en pleine campagne, au milieu de verdoyantes pâtures.
J'écoute les oiseaux chanter, juste quelques-uns qui pépient sur les haies environnantes.
- C'est bizarre, me dis-je, je crois bien qu'autrefois, du temps de mon enfance, ils étaient beaucoup plus nombreux à piailler.



Quand un meuglement me sort de mes pensées. Un meuglement long, plaintif d'une vache qui me fixe sans bouger. Je jette un regard étonné dans sa direction.

- Qu'as-tu vache à te plaindre ? L'herbe est pourtant bien grasse par ici.

Soudain, je comprends sa tristesse en la dévisageant. On lui a coupé ses cornes.

Ce n'est plus une vache, c'est une grosse brebis à la robe blanche et noire. On lui a enlevé les

attributs dont elle était la plus fière.

- Rendez-moi mes cornes, semble-t-elle me dire.

Ses congénères qui vivent le même calvaire à leur tour émettent des meuglements avec des tonalités légèrement différentes. Plus ou moins graves, plus ou moins profonds selon leur corpulence.

Je comprends alors le sens de leur discours. Elles me disent tout simplement bonjour, ces braves vaches.

- Salut les copines, je leur lance à haute voix. Allez, amusez-vous bien, la vie est courte.

Bryan De La R

Le bruit

Elle ouvre un œil ce matin-là, dans le calme du matin, elle aime ce moment et voilà : Vlan : quelqu'un est réveillé avant elle et s'agite dans la cuisine.

Ouvre et ferme le fameux placard, claaaaac !

Ce qui fait du bruit, cette porte de bois qui ouvre sur les bols du petit déjeuner.

Il suffirait de prévenir ce bruit, de l'étouffer avec le pouce, les doigts, je ne sais...

Et Broum, ça y va, ce tapage qui me tape sur les nerfs, la bouilloire qui ne s'arrête pas de bouillir.

Et Paf, j'entends tomber la casserole, et vroum,

les couverts qui s'entrechoquent, dans le tiroir,

Et ploc, la goutte d'eau dans l'évier qui n'arrête pas de couler...

Et pour finir, la mouche qui fait zzzzzzzz au-dessus de mon nez.



Chantal C.



Supplice

Tac. C'est net, précis, sourd. La fente zigzague sur la coquille qui se divise en

branches fragiles sans détruire le galbe de l'ovale.

L'œuf veut-il nous faire croire

qu'il n'est pas cassé ? Dans ce jaune il y a peut-être un début de conscience...

En l'ouvrant, les bords s'ébrèchent et ne peuvent

retenir une masse glaireuse qui vomit lourdement comme la lave d'un volcan et tombe dans le bol, dégageant

brutalement le jaune tremblant dans sa cangue invisible. Devenu seul dans sa demi-

coquille il reste calfeutré dans sa paroi en calcaire un dernier instant puis se laisse

renverser sur le blanc et attend. Quand le second congénère plus lourd, plus orangé

s'abat sur lui, l'heure du battage arrive. Amalgame des matières, accouplement lipide

albumine, mélange et brouillage des couleurs qui pâlisent, se trémoussent et moussent avant d'être renversé dans une poêle. Splach !

Véronique C.

Clic clac au rythme de ma vie.

Clic clac clé qui ouvre
Clic clac clé qui ferme.
Clic clac, clic clac au rythme de ma vie,
Ce petit bruit présage de grands bonheurs

.
Maman! Ah! Te voilà ! J'avais si peur
toute seule à la maison!

Clic clac, papi-mamie enfin arrivés !
Clic clac qui chaque matin
Sonne le départ de mon petit mari
Et le début de ma journée bien à moi.

Clic clac qui, quand il revient
Lance notre soirée bien à nous.

Clic clac retour trop rapide des enfants
Il y a encore quinze ans,
Fin de ma liberté quotidienne,

Clic clac tant attendu aujourd'hui
Dans ma solitude de maman retraitée.
Mais aussi clic clac qui me met en tension,
en éveil,
Que va-t-il arriver?

Clic clac de papa épuisé en fin de journée
Clic clac de maman,
Ce zéro, comment vais-je le cacher?
Clic clac dans la nuit.....!
Peut-être ai-je rêvé?

Chantal J.

Souvenir d'un petit bruit

C'est le bruit de la feuille qu'on déchire que j'ai entendu.

J'ai compris à ce moment-là que tout était fini. Le rangement de tous ces papiers devenus inutiles, allant à la poubelle, symbolise la fin de l'engagement, la fin du contrat. On n'en a plus besoin, on peut le déchirer et avec ce simple papier froissé, déchiré, c'est mon cœur qui s'enfonce.

Il n'y a pas que les papiers qui partent, il y a aussi tous les souvenirs qui s'y rapportent. Ces souvenirs que je serai la seule à avoir, ces traces d'un passé commun en train de disparaître. L'avenir sans toi sur cette moitié de page va-t-il réussir à s'envoler ?

Aline T

Mardi midi

Tous les mardis à midi, au-dessus de ma tête, j'entends un insupportable bruit de frottement. Celui d'un aspirateur qui en geignant racle, laboure, strie mon plafond.



Quand sonnent les douze coups à ma pendule, il commence son trajet, il n'est jamais en retard. Bruyamment Il va, il vient, il avance, il recule, il insiste sur certaines zones. Je connais son parcours sonore par cœur.

En premier, l'engin criiiiisse dans la cuisine, grrrogne dans le salon, rrrrâle dans la chambre, grgrgrince dans la salle d'eau et se cogne dans tous les coins bing, bing ! Il doit être vieux !

J'ai une envie folle à ce moment-là de grimper à l'étage, de surgir comme une bourrasque dans l'appartement de ma voisine pour la prendre en flagrant délit de nuisances sonores. Mais le temps que je me transforme en ouragan de colère et d'exaspération le bruit a glissé dans un dernier soupir vers l'entrée et a signé son arrêt du travail accompli en claquant la porte du placard où il s'est enfermé d'un grand Vlan !!! D'épuisement jusqu'au mardi midi suivant.

Marina M.

Un petit bruit

Il est bien doux ce petit bruit de la page du livre que l'on tourne dans le silence de la nuit,
Un souffle sur le visage du lecteur,
Le bruissement d'aile d'un moineau qui s'envole, pas feutrés,
Ppfflap.... Ppfflap.... Ppfflap.... Ppfflap....

Je saisis délicatement le coin de la page, la tourne lentement,
Ne pas troubler Cyrano, « emportant son panache » dans sa mort,
Qui fait entendre à Roxane son amour ...

Il est plus têtu le petit bruit des pages
du livre policier à l'approche du dénouement

Flac ! Flac ! Flac !

Vite ! vite ! vite !

Le génial Poirot a trouvé !

La vérité va jaillir !

Tous les personnages sont réunis, leurs yeux
fixés sur Poirot.

Qui EST l'assassin ???

Pflac ! Pflac ! Pflac ! Fin du suspense, soupir d'aise...

Ppffeuhh ! ce livre m'ennuie, je n'accroche pas, je saute des pages,

Ppffeuhh ! J'arrête, je renonce, j'y reviendrai...peut-être.

Il est bien cadencé, affirmé, ce petit bruit des pages du livre que l'on vient de terminer.

Si important, qu'il faut revenir en arrière pour ne pas oublier et relire et relire



Pfutt !Pfutt !Pfutt !

Les pages écornées, les lignes soulignées, annotées, « Important » crayonné en haut d'une page,

Ces mots qui nous apprennent à vivre.

Marie-France Le B.

La grasse matinée



J'entends un bruit répétitif, cela m'intrigue. Je ne peux pas déterminer d'où y vient. Un son métallique résonne, mais d'où sort-il ?

Ça devient une obsession, mes oreilles accrochées à ce son, mon esprit reste avec une interrogation, je ne peux plus attendre, il me faut savoir.

Est-ce sur un balcon ? chez quel voisin ? Enfin je me décide à passer ma porte fenêtre voir si j'aperçois quelque chose.

Et surprise, je découvre le thermomètre attaché à la balustrade, il ne repose plus sur la jardinière et se balance au grès du vent.

Voilà je sais d'où vient ce bruit qui m'a gâché ma grasse matinée.

MIMI

Cheminements

Un cahier, un crayon, une gomme,

Deux trois idées

Ça casse pas trois pattes à un canard...

Respiration, inspiration

Alea jacta est !

Le crayon prend son élan

S'agite comme un pendule

Il noircit le blanc

Une ligne, deux lignes, une page,

Mille feuilles ?

Une historiette

A pas contée

Pas la peine d'en faire toute une histoire !
Ça se passe dans le parc de la Turlure
Un banc, une brise légère
Un cahier déposé
Les pensées s'envoleront-elles
Vers la rue Hermel ?
En passant par la rue Gabrielle ?

Marie-France, Janvier 2022

Bruits

Pense à un bruit agréable
Ne pense plus au son du mail fatidique qui tombe
Ne pense pas au bruit de la gâchette du fusil qu'on arme
Pense à un bruit qui apaise
Il y a bien le cling des haubans claquants au vent
Celui cotonneux de la neige qui tombe
Il y avait le bruit de la porte du magasin du marché Saint-Pierre,
Un beau clong
Celui des glands qui tombent en salves dans les forêts d'automne
Chtik chtik
Et la cascade qui cascade, le frichti qui mijote dans de hautes casseroles
Le tintement des couverts que l'on pose sur la nappe
Et les verres qui clinguent.
Un bruit qui donne faim sans fin.
Mais je suis chez moi l'eau goutte sur la vaisselle pas faite, ça fait bong.
Et j'écoute le son de mes acouphènes qui ne me disent rien.

Sophie C, janvier 2022

Le son.

Quand je me mets au lit le soir, la table de nuit à côté de moi avec le réveil posé sur celle-ci, le son de celui-ci toutes les secondes m'empêche de m'endormir, et dans les moments de petits réveils nocturnes, perturbe la reprise de mon sommeil. tic-tac tic- tac..!



Jacques L

Pour Paule VALETTE et son souriceau

de la part des écrivains de l'atelier d'écriture de janvier 2022

Souris sot

Il était une fois un souris sot et sa souris sotte.
Tous les samedi la souris sotte qui ne l'était point, sotte, s'en allait au bourg acheter du riz en seau, c'était moins cher. Trois sous demandait le marchand, monsieur Sourd.
Parfois elle achetait du poulet .
Elle laissait la cuisse à son sot de mari et se réservait le sot l'y laisse.
Il fallait être bien bête pour l'oublier. Un jour de disette et de poches vides elle s'en alla chercher quelques victuailles peu chères. Elle croisa un chat sous un arbre qu'elle salua.
Le chat dépenaillé hélas sourit et la croqua sans barguigner.
C'est ainsi que sans le sous la souris sotte fini.

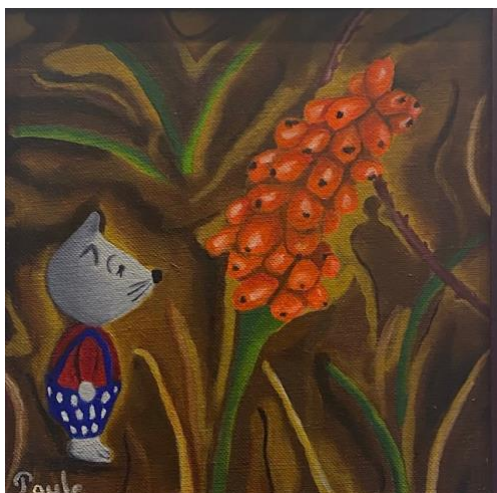
Sophie C

Il était soûl, avec un grain de riz, quel sot !
Alors je pris mon seau et saisis avec un grand
sourire le grain de riz pour le cacher dessous.
Oh, hisse, c'est moi qui suis devenue soûle.

Bénédicte F.



Souriceau



Piailleur petit Souriceau
Des rongeurs, tu es le plus beau
Avec tes habits neufs sur le dos.
Certains, bien à tort, te pensent sot
Tu es tout le contraire, Souriceau,
Très courageux pour partir à l'assaut
D'un monde remplis d'escrocs.

Bryan de La R.

Souriceau sourd comme un pot

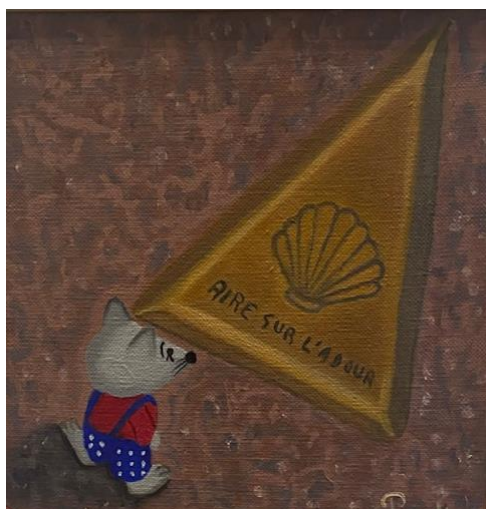
Petit souriceau nage dans un petit ruisseau,
sourd comme un pot il n'entend pas
souricette l'appeler et le traiter de sot:
« Souriceau ! Souriceau ! Sors de ce
ruisseau, ne soit pas si sot ! Regarde,
regarde! »

Mais souriceau rit, rit et fonce dans
un seau qui se referme sur lui.

Sorti du ruisseau, souriceau dans son seau tiré par le haut, ne voit pas
souricette qui sourit à l'homme saoul et sot qui appose sur le seau le
sceau de sa cave favorite.



Chantal J.



Le « Ceau-ri-sou »

Au menu du Jour :
 le « Ceauriceau »
 Souriceau, ou Ceaurisou,
 Va savoir,
 Sot, sceau ou saucisson,
 Riz, risotto
 Et hop, j'en ris
 Tout mon saoul,
 Hop, j'mets tout ça
 Dans la casserole,
 J'souris,
 Et le souriceau
 Tout en saucisson
 Se transforme en Ceaurisou,
 Le menu du jour.

Chantal C.

Une souris ?

- Ciel une souris !
- Où ? Où ? Hiiiiii !
- Sous le seau de riz
- Ne soit pas si sot ! Ris, ris !

Vois ce souriceau menu, son beau poil gris,
 Libre, qui sourit et qui
 D'un saut surgit hors de son nid
 Sourd aux cris...



Danièle T.

Souriceau

Souriceau soupire et ricane à la fois, il est sauf !
Il a réussi à soulever le seau avec le riz.
Il a soudain franchi la rigole et a sauté !
Souriceau est soulagé il est dans son souterrain,
essoufflé mais qu'est-ce qu'il rit.
Souriceau n'est pas un sot, c'est juste une souris....

Marina

Tirer sur souriceau..!

J'ai amené ma tapette à souris, c'est peut-être sot, mais cela me fait souriceau.
Je ris encore quand je l'emmène avec un morceau de gruyère..

Tugdual, hi hi ..!

Souriceau de Paule



Souriceau par ci, souriceau par là
Souriceau gris, souriceau grigri
Que cherches-tu ?
Tu te conduis comme un sot souriceau
Tu es sourd comme un pot souriceau
Tu entends ce que je te dis ?
Va ton chemin, la vie te sourit souriceau
Prends ton seau souriceau
Cache-le sous ton lit souriceau
Tu as trouvé du riz souriceau ?
Souriceau par ci, souriceau par là
Que cherches-tu ?
Arrête de soupirer souriceau

Tu ne trouveras pas de saucisse ici souriceau
Embarque sur ton esquif
Et de ris en ris, hissez haut
Et de raz en raz,
Tradéridéra

Marie-France



Un souriceau prêt à faire le plongeon
fatal dans un seau,
Pas sot, il contourna l'obstacle d'un
grand saut, et sourit, et même rit, prêt
à conter l'aventure sous sceau.

Anne-Marie B.

Un Souriceau

Soit, un sourire sot ne plaît pas à tout le monde.

A propos de cette souris qui nous accompagne
sans gêne et pas toujours en silence...

Mais les randonneurs sourient au saut qu'elle fait
devant les balises où elle se laisse photographier.

Cette souris haut' en couleurs voyage beaucoup
revêtue d'un bonnet qui lui donne une fière allure.

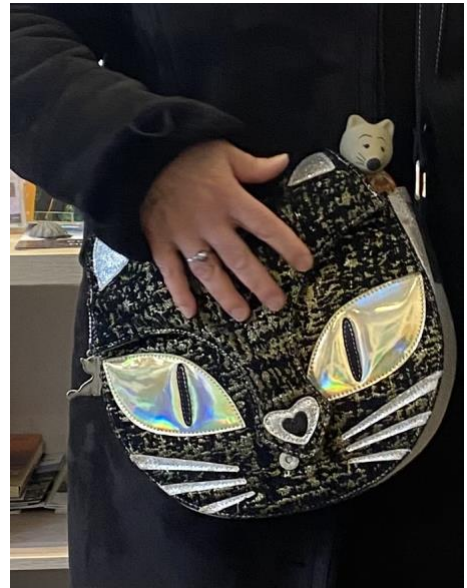
Je l'envie d'être si petit' pour se faufiler dans un trou
de souris et au saut du lit dans une poche de sac à dos
de sa maîtresse .



Michèle Mimi

« J'ai donné ma langue au chat
qui a avalé le souriceau »

Véronique A.



Proposition 1 :

Logorallye (texte dans lequel apparaissent des mots tirés au sort dans l'ordre...) et cet incipit : « comment s'étaient-ils rencontrés ? »

« Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde. Comment s'appelaient-ils ? Que vous importe ? D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ? Que disaient-ils ? Le maître ne disait rien ; et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut.... »

Début de Jacques le fataliste - Diderot 1796

Proposition 2 :

- Dresser une liste de 10 métiers qui existent et se composent de 2 termes, en choisir 2.
- Prendre le premier terme de l'un et y adjoindre le deuxième du second métier, et vice-versa. On obtient des nouveaux métiers !
- Écrire une tranche de vie de ces nouveaux métiers.
- Puis inclure : « jusqu'au jour où tout a basculé »

Proposition 3 :

- Faire une liste de contes célèbres
 - Vous pouvez dire en quelques mots, l'enjeu du conte choisi, puis prendre le contre-pied en disant : ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit et continuer
- Ou bien raconter votre histoire décalée

Comment s'étaient-ils rencontrés ?

Sur la piste de danse du bal de campagne la bagarre faisait rage. Les coups de poing répondaient au grincement du parquet. Deux contre deux.

C'était quelques années après la fin de la guerre 39 - 45, il fallait exorciser toute cette haine



du joug de l'occupant, la salle de bal du village était pleine, beaucoup venaient en vélo ou à pied. Ils s'affrontaient avec une forme de respect à main nue, d'un côté 2 hommes jeunes qui se ressemblaient comme 2 gouttes d'eau, de l'autre 2 jeunes hommes gros mais costauds.

Que diable ! Une jeune femme regardait d'un air interrogateur, les 2 gros étant considérés comme des grandes gueules, les deux autres étaient sveltes, musclés, grands pour cette région de Bretagne.

La bagarre prit fin, les 2 gros renoncèrent couverts de bleus. Leur chute sur le parquet leur avait sans doute donné le vertige.

Dans ce bourg de campagne au bord des monts d'Arrée dans l'ivresse de la libération et des beaux jours qui suivirent ma mère rencontra son homme : mon père, l'un des 2 jumeaux.

Elle m'en parlait parfois, j'ai rencontré ton père le jour où il se battait au bal sur la piste de danse ...

A cette époque, cette terre bretonne était encore sauvage, le dernier loup fut tué 60 ans plus tôt.

A l'école le porte-plume et l'encre bleu permettait d'écrire, attention évitons de faire des taches !

On n'était pas à Biribi-les-oies mais à Scrignac, village emblématique où le curé s'était fait tuer par les résistants pendant la guerre car il voulait défendre la langue bretonne et considéré comme un Breizh a tao, un collaborateur fasciste, on ne saura jamais la vérité s'il avait vraiment collaboré.

La grande gigue du village s'opposait au boucher, le curé a-t-il été vraiment un collabo ?

Biscouette ! Assez parloté la guerre est finie et le temps a passé.

La gourde est pleine, un écouvillon dans le nez qui restait collé, c'est parti pour le tro Breizh l'écouvillon toujours collé dans le nez.

Alain M.

Émile Écouvillon et ses amis

C'est par une annonce sur le journal local qu'ils se sont rencontrés. Émile Écouvillon, un nonagénaire à l'esprit encore bien vif cherchait deux personnes pour l'accompagner dans

son quotidien et effectuer les différentes tâches qu'exigeaient son grand âge ainsi que sa maison de maître entourée d'un grand parc.



Il avait mis du temps à les choisir ces deux personnes. Il s'était finalement décidé pour Jacques Sauvage qui le raserait, le masserait, entretiendrait le jardin, viderait les ordures et pour Marina Durand qui lui donnerait ses médicaments contre les vertiges, préparerait les repas et dépoussiérerait les nombreuses pièces de la maison. Deux personnes que la vie n'avait pas épargnées mais en qui il avait senti qu'il pouvait donner sa confiance. Il leur avait fait signer un contrat dûment préparé avec un porte-plume auquel il tenait comme à la prunelle de ses yeux depuis qu'il l'avait utilisé pour écrire sa première chronique qui lui valut le premier prix des chroniques départementales " Mariage à Biribi les oies ".

En effet Émile Écouvillon avait la passion de l'écriture. Comme il y croyait à la puissance des mots ! D'autres écrits suivirent, notamment « La Bistouquette ", sobriquet d'une villageoise marginale et un peu gourde qui vivait en décalage avec son époque. Il remporta cette fois le premier prix du concours de nouvelles régionales.

Notre nonagénaire ne mit pas longtemps à réaliser qu'il avait fait le bon choix en recrutant Jacques Sauvage et Marina Durand. Il appréciait leur présence, leur dévouement et leurs échanges quotidiens. Une belle amitié ne tarda pas à naître et chaque soir après le dîner ils aimaient se retrouver tous les trois, crayon et cahier en main pour écrire des haïkus. Quel bonheur pour notre passionné d'écriture d'être parvenu à transmettre sa passion des mots à ses deux nouveaux amis qui lui restèrent fidèles jusqu'à son dernier souffle !

Anne Marie R.

La fête de la Saint Jean

Comment s'étaient-ils rencontrés ?

Je crois que c'était par une belle soirée de juin, sans doute lors du bal de la saint Jean. La lune battait son plein, les flammes multicolores montaient haut dans un ciel illuminé d'étoiles.

Les jeunes étaient joyeux. Certains étaient enlacés, épris d'amour et de vertige, d'autres déjà ivres, occupaient la buvette du fond. Ils s'invectivaient, se traitaient d'ordure, sans doute une histoire de fille qui avait mal tourné ou bien les non-dits de cette sale guerre qui avait engendré lâcheté et trahison. Allez savoir !

Cette fête de la St Jean marquait la fin des années sauvages d'une guerre interminable à Beribi les Oies. Les hommes avaient déposé les armes ; les enfants avaient hâte de reprendre cahiers et porte-plumes. On avait grand besoin d'y assouvir son besoin d'apprendre, de lire, d'écouter, de comprendre et surtout de tout savoir sur la grande gigue ; vous savez bien, la fille de Monsieur Le Maire, celle qui avait soudain disparu à la fin de la guerre et qu'on ne revit plus.

C'était une bien jolie fille qui attisait les regards de tous ces hommes et qui en faisait vibrer les bistrouquettes à l'unisson.

Soudain la pleine lune céda sa place au soleil qui d'un seul coup d'écouvillon perça un ciel de feu.

Et ce n'est qu'au petit matin lorsque les braises commencèrent à faiblir et que les cendres devinrent tièdes qu'ils s'aimèrent pour la première fois.

Catherine C.

Comment s'étaient-ils rencontrés ?

Comment s'étaient-ils rencontrés, ces deux êtres visiblement si incompatibles ? Peut-être même préféreraient-ils oublier. Accident de parcours sur un chemin déjà tracé par leurs petits bouts de vie, ils n'étaient pas bien vieux.

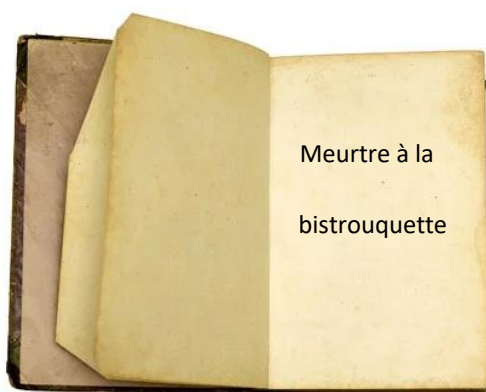
Pour eux tout était beau à l'époque, tout était bon à garder, rien à mettre aux ordures.

Elle rêvait de réussite, d'une vie tout en mouvement, de voyage au bout du monde, de livres à écrire, de séances de signatures dans des petites librairies assoiffées de célébrité.

Lui, c'était le sport qui l'animait, le poussait toujours plus loin en avant : réussir lui aussi, monter encore plus haut jusqu'à en avoir le vertige, sa médaille d'or à la main. Sa barbe de trois jours lui donnait cet air plus viril, ce côté sauvage qui avait attiré Odile et donné encre à son porte-plume, cadeau emblématique de sa première communion.

Dans un groupe d'amis communs les deux incompatibles avaient fait tilt sans savoir que leurs rêves de réussite devraient faire face à beaucoup de compromis.

Il l'invita à passer un week-end à Béribi-les-oies, chez un copain avec qui il avait fait ses premiers pas de sportif sur le petit stade du village. L'ami venait justement d'épouser sa sœur aînée, celle qu'il appelait affectueusement "la grande gigue". Tout s'était bien passé à part les longues conversations sur les résultats de la Ligue 1.



Le lendemain elle lui donna un texte de sa composition : " Meurtre à la bistrouquette". Bon, oui, il lui fit plaisir et parcourut les mots sans vraiment accrocher. Un meurtre, d'accord, mais cette bistrouquette, quelle histoire tarabiscotée ! Ceci dit, leur affaire suivit son cours, et un long mariage, 4 enfants et une flopée de petits enfants plus tard, ils étaient encore heureux ensemble. Il la traitait toujours de gourde et elle continuait à lui dire : " Alors ! A quand ta médaille d'or !"

Même la crise du COVID, les masques, les vaccins et les écouvillons à répétition n'altérèrent pas leur amour tranquille.

Chantal J.

Comment s'étaient-ils rencontrés ?

Ils avançaient l'un vers l'autre arrivant de chaque côté du pont Marie. Le soir tombait, il pleuvait, la chaussée était encombrée de véhicules mais sur le trottoir, elle et lui seuls, personne d'autre alentour ; ils eurent le temps de se voir venir, de s'observer, comme s'ils commençaient à échanger, comme si leurs corps commençaient à se parler.



A l'abri sous leur parapluie, plus ils se rapprochaient l'un de l'autre, plus leurs yeux se souriaient.

Au moment où ils s'étaient croisés, troublée, elle avait été tentée de s'arrêter, et avait eu le sentiment qu'il était tenté de faire de même.

Mais non, ce n'était pas raisonnable, quelle honte d'aborder dans la rue un inconnu qui vous attire, cela ne se fait pas de céder à une pulsion tout juste bonne à mettre aux ordures de la mauvaise réputation !

De retour à la maison, elle ouvre son cahier, saisit son porte-plume, le trempe dans l'encrier et s'épanche. Elle veut vite saisir ce moment d'émotion avant qu'il ne s'estompe.

Elle est en colère contre elle-même, une grande gigue qui trop souvent n'ose. Était-ce si difficile, si insurmontable de s'arrêter et lui parler ? Peut-être même n'aurait-elle pas eu à engager la conversation. Peut-être un sourire aurait-il suffi. Le pont Marie à Paris, ce n'est pas Biribi-les-Oies, elle ne courrait aucun risque.

Oui mais, sait-on jamais, c'était peut-être un malotru qui lui aurait susurré des mots salaces voire un benêt qui se voulant spirituel, lui aurait parlé de sa bistouquette comme dit drôlement son petit neveu, mieux valait jouer l'indifférente.

Elle referme son cahier à regret, fin de l'histoire... mais si elle avait eu le courage de l'aborder, elle aurait pu écrire sur ce cahier une autre histoire, peut-être le commencement d'une belle histoire. Elle s'est comportée comme une gourde. Elle a senti que le courant passait, il fallait oser ! Si elle s'était arrêtée, que ce serait-il passé ?

Fin de partie, mal jouée, oublions tout cela ! Elle sort de son monologue intérieur pour revenir à la réalité d'un quotidien sans poésie par temps de Covid. Outre ses tâches habituelles qu'elle accomplit mécaniquement, elle doit s'auto-tester : un écouvillon dans le nez en attendant de savoir si elle sera fréquentable dans les jours à venir, elle oublie pour un moment sa rencontre sur le pont Marie, rencontre éphémère dont le souvenir, elle en est persuadée, restera ancré dans sa mémoire.

Marie-France

La rencontre

Au pied du phare, tous les deux le cou tendu regardaient vers le ciel. 75 mètres de haut, 365 marches, 52 fenêtres.



C'est haut ! Avait-elle dit pour elle-même et près d'elle en écho, oui, c'est haut ! Mais l'air y sera plus pur à respirer que près de ce tas d'ordures laissé par des personnes peu soucieuses de l'environnement.

Tous les deux étaient prêts à affronter le vertige que l'on ressent en arrivant là-haut. Ils étaient venus pour cette ascension. Sans se poser de question, en même temps ils avaient gravi les 365 marches l'un derrière l'autre et en arrivant au sommet ils avaient pris l'air iodé et sauvage de la région en pleine figure.

Les mouettes, ces portes plumes, ne volaient même pas à la hauteur du phare et impossible d'apercevoir au fin fond de l'horizon Béribi les oies d'où ils venaient. Tous les deux avaient fini par communiquer et échanger leurs impressions. Bistrouquette ! Sacre

bleu ! Quelle merveille ce paysage à 360°.

Près d'eux une grande gigue se plaquait contre le mur de la lanterne lumineuse tétanisée par ce vide si spectaculaire. Eux avaient envie de se tenir par la main et ils le firent, c'était rassurant.

Redescendre se prendre un verre dans un café. Bonne idée ! L'eau de leur gourde leur semblait fade pour fêter cette rencontre.

Ils redescendirent ensemble comme s'ils s'étaient toujours connus, puis arrivés au bar du coin, en présentant le résultat du test avec l'écouvillon négatif, ils purent s'asseoir l'un à côté de l'autre sans prononcé un mot, ils allaient trinquer à leur exploit et à leur rencontre.

Marina

Le Choc

Comment s'étaient-ils rencontrés ?

Cela s'était passé un peu comme dans la première scène du film *Le Corniaud* : par un accident. Pierre était en train de lire un texto sur son téléphone et n'avait pas prêté attention au vélo sur sa droite. Saperlipopette, il avait accroché quelqu'un et entendu un bruit de chute sur les pavés. Il stoppa net son véhicule et sortit précipitamment,



fort inquiet des conséquences de son imprudence. Il vit une jeune fille par terre un peu sonnée mais qui semblait indemne. On ne pouvait pas en dire autant de sa bicyclette qui ressemblait à la 2CV de Bourvil après le choc avec la grosse voiture de Louis de Funès. Il s'excusa patement de sa maladresse et releva la demoiselle qui allait mieux déjà.

Il fallait néanmoins faire un constat. Pierre alla chercher le formulaire dans la boîte à gant et commença à remplir le document.

— Comment vous appelez-vous ?

— Delphine Mamiemolette.

Il ne put s'empêcher d'esquisser un sourire.

— Quelle est votre adresse ?

— 88 rue hurluberlu 44770 Epopée-sur-Cucufa.

Le constat rempli, la voiture bien garée, Pierre proposa à Delphine de reprendre ses esprits dans le bistrot d'à côté. Ils s'installèrent dans un coin tranquille. Il s'excusa à nouveau de sa conduite inqualifiable et commanda deux cafés. Pour se faire pardonner il décida de prendre Delphine sous sa protection et de devenir son bien-veilleur. Anticonstitutionnellement parlant, il n'était pas très fier de lui mais dans le fond très heureux de cette rencontre inattendue. Personne ne sait ce qu'ils se dirent à ce moment-là, mais ils se revirent ensuite à plusieurs occasions.

Tout allait pour le mieux dans leur relation, jusqu'au jour où tout bascula. Pierre reçut un courrier de son assureur qui lui intimait l'ordre de remettre en état le vélo de Delphine. Hélas, Pierre était un piètre bricoleur. Chaque fois qu'il avait tenté de poser une étagère dans son appartement, cela s'était terminé immanquablement aux urgences de l'hôpital public. Si bien que redonner forme à cet engin, qui ressemblait à une sculpture de César, relevait pour lui du miracle. Pourtant il ne se découragea pas et releva le défi. Delphine put enfourcher sa bicyclette à nouveau. Ce qui est certain, c'est que l'amour fait parfois des miracles.

Philippe G.

Très chers parents

Comment s'étaient-ils rencontrés ? Voilà une question qui me hante et me hantera toujours. Je n'ai que des remords. Pourquoi, bon Dieu, n'ai-je jamais demandé à mes parents de leur vivant de me raconter leur première rencontre ? Trop tard. La faute est inscrite dans le marbre à tout jamais. À moins que... en demandant à mes oncles et mes tantes encore de ce monde... Germaine, la sœur cadette de la fratrie, ma mère étant la benjamine, répondit bien volontiers à cette question.

« Je crois que c'est au catéchisme qu'ils se sont rencontrés, m'affirma-t-elle. »

Effectivement les villages de mes parents sont situés à 3 km l'un de l'autre, rien d'étonnant à ce qu'ils se soient rencontrés chez le curé. Quoique, l'un étant dans l'Yonne, l'autre dans la Nièvre, j'eus un doute sur la véracité de cette affirmation.

« Tu es sûre tata qu'ils se sont vus là pour la première fois ?

- Pour sûr, c'était le même curé qui faisait le caté pour les enfants des deux villages. Comment s'appelait-il au juste ? Ah oui, c'est ça, c'était le curé de Cucufa. »

Alors là je compris vite qu'à 95 ans, tata Germaine était devenue mamie Molette de la cervelle.

J'arrêtai là mon interrogatoire, et quelque temps plus tard, je reposai la même question à tonton Bernard, frère cadet de mon père.

« Oh là là ! C'est toute une histoire. Ils habitaient comme tu sais très proches l'un de l'autre, mais dans deux départements différents. Les limites administratives étaient à cette époque beaucoup plus prégnantes que maintenant. Messes, écoles, courses ne se faisaient pas dans les mêmes bourgs.

- Ah bon ! On pouvait quand même passer la frontière, ce n'était pas interdit, constitutionnellement parlant.

- Non, bien sûr, mais quand même tout le monde respectait ces limites administratives, sauf peut-être ton père. Je m'excuse de te le dire, mais dans sa jeunesse, c'était un joyeux drille, un gai hurluberlu que rien n'arrêtait.

- Saperlipopette ! Je n'y crois pas, lui qui nous a élevés dans une droiture inflexible.



- Attends, je vais te raconter l'épopée qu'un jour il organisa pour aller voir de plus près les belles demoiselles du département voisin. Un soir de Saint-Jean, au lieu d'aller se mêler aux festivités organisées dans son village, il décida de se rendre à Saint-André, le village de ta mère. On partit donc tous les deux avant la tombée de la nuit. Arrivés

devant le village, on attendit un peu que la nuit tombât afin de pouvoir nous joindre à la troupe qui dansait autour du feu sans être reconnu. Alors, nous pûmes contempler de près, à la lueur des tisons, toutes les jeunes filles du village. C'est là que ton père remarqua ta mère et sans doute lui fit des avances. Je ne saurai t'en dire plus car je ne fus plus invité à le suivre dans ses virées du côté de Saint-André. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il est tombé ce soir-là sous le

charme de ta mère. Le coup de foudre comme on dit maintenant. Mot pour mot, il me déclara en rentrant à l'aube : je suis fou amoureux de cette jeune fille. Je jure aujourd'hui même devant toi que je serai son éternel bien-veilleur. »

Daniel R.

Rencontre

Comment s'étaient-ils rencontrés ? Je me le suis toujours demandé, car ils ne me l'ont jamais dit. Une dame du Nord venue en région parisienne et un homme, lui de cette banlieue ouest de Paris tout près de la forêt de La Malmaison dite forêt de "Saint Cucufa" avec son étang.

Mamie Molette, ma grand-mère, elle-même ne le savait pas.

Comment son fils avait-il rencontré sa future femme ?

Cela est resté une énigme, mais pas une épopée. Avec ma sœur on s'est inventé des histoires des plus hurluberlues les unes que les autres. Rencontre à une terrasse de café, au bal du samedi soir, sur leur lieu de travail... Saperlipopette ! Que de questions sur cette rencontre qui est toujours un point d'interrogation puisque ces deux personnes sont décédées depuis quelques années déjà. C'étaient nos parents.

Jacques L.

A la sortie du Grand Palais

Ils s'étaient rencontrés par hasard, à la sortie du Grand Palais, il faisait nuit, ils sortaient du Salon du Dessin. Une petite bousculade, vu l'affluence les avait fait se toucher, leurs regards s'étaient croisés.

—Tiens, je le connais, lui.

—Ses yeux me rappellent quelqu'une se dit-il. La balade à St Cucufa que j'ai fait l'an dernier, il y a bien un air de ressemblance, mais non je crois bien que je me trompe. Alors si ce n'est pas une apparition, oh Dieu, Mamie Mollette, indique-moi le chemin de la raison, si ce n'est pas un rêve, toi qui étais pleine de bon sens, Mamie Sagesse comme on t'appelait aussi autrefois au village.

Bon, c'est un instant furtif, si je ne lui adresse pas la parole maintenant c'est foutu, pfft, elle va disparaître dans la foule. Alors, bonjour dis-je, on se connaît non ? En tout cas, c'est une vraie épopée que ce Salon du Dessin, un parcours plein de surprises et d'émotions, vous ne trouvez-pas ?

—Si on veut, lui répondit-elle, je dirais plutôt que cela ressemble à un cabinet de curiosités, on va de surprise en surprise au long des travées : de l'œuvre la plus huluberlue à la plus classique. Certains artistes sont passés maîtres en la matière.

—Bon, et si nous allions prendre un verre, on ne va pas se quitter comme cela, faire connaissance après cet échange de clins d'œil complices c'est une belle entrée en matière, saperlipopette, n'en restons pas là.

Ils se dirigèrent vers un café proche, s'installèrent à une table, commandèrent deux spritz pour égayer la fête. Et alors, ils avaient envie de parler, mais sans se livrer tout à fait, conserver une partie du mystère, le charme de la vie. Qui allait s'engager dans le rôle du bien-veilleur ? Un silence s'installa. Leurs regards se perdirent sur les consommateurs alentour. Un importun vint leur faire une requête : était-elle anticonstitutionnelle dans un lieu parisien nocturne ouvert à tous ?

Peu importe, ils se dévoilèrent chacun un peu, en se promettant de se revoir sans trop tarder. Il lui soumit quelques propositions qui la firent rêver : « la prochaine fois je pourrais t'emmener manger une soupe chinoise, ou si tu es libre plus longtemps on pourrait aller voir la mer ».

Leur prochaine rencontre eut lieu ni au bord de la mer, ni autour d'un bol fumant de soupe chinoise. Mais là commence une autre histoire.



Nouveaux métiers

.....

Pâtissier magnétiseur

Le pâtissier magnétiseur comprenait le sens de la vie.

La pâtisserie c'était bien mais guérir c'était mieux.

Les mille-feuilles furent recouverts de crème chantilly.

Le pâtissier magnétiseur recouvrit le dos du patient de

crème chantilly qui se mit à faire des bulles le

magnétisme agissant, un œil sur les millefeuilles, il

rajouta une bonne confiture qui soulage le patient

comme dit le proverbe la confiture ça colle à la figure c'est une bonne nourriture.

Les milles feuilles furent recouverts de croûte pâtissière délicieuse. Sur le dos du patient la crème était bonne aussi.

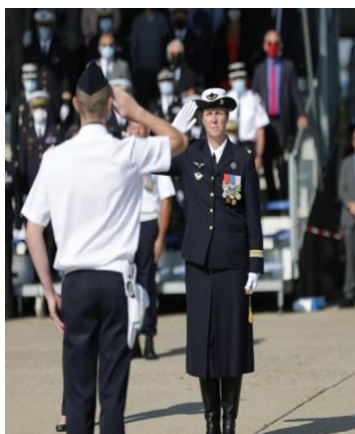
Bon arrêtons de gamberger, les gâteaux prêts, le patient passa au lavage et s'en alla tranquillement en dégustant son gâteau.



Alain M.

Maréchal-femme

Quelle émotion que la mienne ce jour où je fus élevée à la dignité de maréchal ! J'en avais rêvé depuis mes premières classes à l'école militaire : devenir le chef suprême, celle qui commanderait toute l'armée du pays serait une femme et je serai la première à accéder à ce titre ! Ils auront intérêt à se tenir droits, ces hommes au poitrail bombé de suffisance et d'arrogance, vexés d'apprendre qu'ils devront se mettre au garde à vous devant... une nana !!



Et moi, la tête haute juste ce qu'il faut pour inspirer le respect mais aussi à peine inclinée pour diffuser un regard en coin qui dit aux troupes : je vous vois tous, inutile de chercher à me manquer de respect. Comme c'est jouissif, cette supériorité que vous donne un titre ! Je me revois en ce 14 juillet, fière au côté du Président de la République passant les troupes en revue, (tiens, au passage, je ne suis pas insensible à son charme ; il m'invite à une entrevue privée, je vais en profiter pour lui faire sentir qu'il ne me laisse pas indifférente, après tout, je suis une femme d'abord !) ; dans le jardin de l'Élysée se pressent des invités triés sur le volet, impatients d'apercevoir le président ; il

s'avance, la démarche féline et le sourire aux lèvres. Je le suis à trois pas derrière lui. C'est l'apothéose.

Jusqu'au jour où tout a basculé. Un journaliste fouineur s'est mis en tête de me faire tomber, au nom d'on ne sait qu'elle morale idiote qu'il proclamait comme un étendard : « les femmes au foyer, c'est là qu'elles ont leur place, l'armée, c'est sérieux, c'est une affaire d'homme ». Et il a fini par retrouver cette vieille affaire de beuverie qui m'avait valu, il y a bien longtemps, un passage par le commissariat et un rappel à la loi pour avoir parlé grossièrement à un gendarme. C'était en juin 68 et pour moi cette affaire était oubliée comme l'était aussi ma jeunesse insouciante mais militante d'alors ! Mais je n'avais pas mesuré le degré de nuisance de certains réseaux sociaux qui s'en sont donné à cœur joie pour me dénigrer, me caricaturer en pocharde de minuit. La honte. Que faire ! La seule chose que fait un gradé digne et responsable lorsque son honneur est sali : présenter sa démission au chef suprême. Et que pensez-vous qu'il fit, le beau gosse ? Il l'a acceptée, s'enlevant ainsi l'épine qui le chatouillait par sa droite politique, toujours à l'affût et critique depuis qu'il m'avait honorée du titre de maréchal. J'avais oublié un détail : la date des élections de renouvellement de son mandat était proche !

Marilou

Sage-ferrant

C'est un beau métier que celui de sage-ferrant : il permettrait de travailler le fer avec une méthode issue de la sagesse hindouiste. Cette technique, peu pratiquée en occident, consiste à créer des œuvres représentant des sentiments qui mettent en valeur la sagesse. La pratique de cet art est difficile, son apprentissage, proposé dans les contreforts du Tibet, est décrit comme long et coûteux. Le site « sages-ferrants.com » propose de s'initier à cette pratique de sage-ferrant et promet le nirvana à ceux qui s'y adonnent. De nombreuses personnes s'y sont intéressées, des femmes majoritairement mais aussi quelques hommes en recherche d'un autre univers ; elles ont payé des droits d'inscription élevés et accepté de figurer en liste d'attente pour un prochain stage, les dates proches étant toutes complètes.

Jusqu'au jour où tout a basculé à la lecture d'un petit article anodin paru en 4^e page d'un journal local, qui serait passé inaperçu si Léa n'avait pas feuilleté ledit journal en attendant son tour chez le dentiste : « Xavier G. recherché pour diverses escroqueries, toutes assez originales quant à leur modus operandi, a été identifié comme l'auteur des propositions faites sur le site « sages-femmes.com ». Léa est abasourdie, elle vient de comprendre qu'elle est l'une des victimes de l'escroc. A peine ose-t-elle se rappeler que c'est le mot « sage » qui l'avait faite vibrer. Passé un moment de stupeur, elle se reprend et dans sa tête, se dit « tant pis, je serai sage-femme alors ! Il ne sera pas dit que je n'ai pas de suite dans mes idées ! »

Marilou

Podologue chocolatier

C'était un sacré chocolatier, une force de la nature, d'ailleurs il pétrissait sa pâte à chocolat en foulant de ses pieds les fèves de chocolat pour les broyer. Il y mettait tant d'allant qu'il dégageait une chaleur qui faisait fondre son chocolat.

Il avait eu l'idée de faire de sa dextérité pédestre une spécialité. On venait de loin pour acheter ses petits petons au chocolat blanc, noir ou au lait, qui faisaient le bonheur des petits et grands. Il en confectionnait de toutes tailles pour grands gourmands ou amateurs encore indécis qui n'attendaient qu'à succomber.



Un jour, il se demanda s'il n'allait pas concourir pour le livre des Records. Existe-t-il un autre chocolatier qui de ses propres pieds pouvait confectionner des petons au chocolat ? Il chercha bien, trouva peut-être un lointain péruvien qui s'était risqué à cette technique mais n'avait pas poursuivi faute de résultats et surtout de débouchés. Car les petons au chocolat, « el pie de chocolate » était maudit au Pérou, il portait malheur.

Finalement, il se dit que le plus important c'était de transmettre son savoir faire, de trouver un apprenti qui pourrait devenir son successeur et reprendre l'affaire. Mais tous les jeunes rencontrés ne voulaient pas se déchausser, pour eux un chocolatier devait porter le bel habit, la veste blanche, la toque de circonstances. Sinon fouler le tonneau rempli avec les pieds autant être maçon au moins ils pouvaient rester au grand air.

Jusqu'au jour où tout a basculé, il fut interdit pour raisons d'hygiène de fouler pieds nus le chocolat destiné à la consommation.

Alors, notre chocolatier podologue déclara qu'il serait le dernier de sa génération et qu'il faudrait se précipiter pour déguster l'ultime fournée de petons chocolatés.

Il resta englué dans son chocolat et demanda à être immortalisé dans cette statue sur la place du village.

Bénédicte F.

Je suis en rage... !

L'autre jour j'avais une fuite du côté de ma chasse d'eau, mon pote m'a dit d'appeler un **Chirurgien Plombier** qui était à même de résoudre ce problème de fuite, ce que je fis sur le champ. Ce Chirurgien Plombier est arrivé avec tout son matos et a entrepris la réparation. A un moment je me suis approché un peu trop près de lui et dans un mouvement de celui-ci j'ai pris la clef à molette dans la mâchoire, ce qui a provoqué un mal de dents. Je me suis précipité aux urgences pour voir, pas un arracheur de dents, mais un **Artisan Dentiste** pour qu'il me répare ce problème dentaire. Maintenant il n'y a plus de fuite à la chasse d'eau, mais une fuite dans ma prononciation des mots.

J. Tugdual L.

Jacques et Pierre

Offres d'emploi :

Juge en chef chargé d'épurer la foule de spectateurs dans les stades pour éviter les échauffourées entre adversaires. Il utilisera sa jugeote mais surtout ses yeux pour apprécier rapidement la valeur d'une personne d'après son style, son faciès, évaluer chaque individu et renvoyer ou surveiller chacun dans une foule auparavant paramétrée pour correspondre aux critères des organisateurs. Il devra être confiant dans ses intuitions et être sans pitié. A l'abri derrière son écran il sera aidé sur le terrain par des videurs et n'aura aucun risque de représailles.

Rédacteur de touche : dans une maison d'édition, il apportera touches et retouches aux livres d'aspirants écrivains qui promettent de réussir moyennant quelques corrections. Il aura une grande culture et connaissance du monde littéraire et surtout des mots. Un brin d'humour britannique serait le bienvenu.



Ces deux annonces restées longtemps sans réponse avait finalement fait le bonheur de Jacques et Pierre qui trouvèrent ainsi leur vocation. Jacques le doux était devenu un juge en chef impitoyable au bureau mais pâte molle dans la vie privée. Pierre avait accompli son boulot avec merveille. Il se plaisait à transformer des histoires insipides en mystères à la Sherlock Holmes truffés de tous ces petits jeux de mots dont son père John avait usés et abusés.

Jusqu'au jour où tout a basculé.

Jacques oublia où il se trouvait et se mit à agir en pâte molle devant son écran et en juge impitoyable dans sa vie privée. Pierre se mit à construire des histoires autour de son humour britannique en plagiant des textes entiers tirés des divers livres reçus.

Que devinrent-ils ? On ne sait pas pourquoi mais ils disparurent rapidement de la scène et on ne les revit jamais.

Chantal J

Le cracheur de bananes et le mûrisseur de feu

Le cracheur de bananes gagne bien sa vie car son originalité limite la concurrence.

Ce métier exige une grande discipline : choix minutieux des bananes, degré de maturité, taille... il privilégie les petites comme la frécinette ; la mise en bouche est délicate, elle peut s'avérer dangereuse par le risque non négligeable d'ingestion involontaire, d'indigestion voire d'étouffement.

Sa technique est maintenant bien rôdée, il contrôle parfaitement la trajectoire que va prendre la banane avant de se « crasher » au sol.

Son métier est valorisant, alors qu'il harangue la foule tout en épluchant ses bananes, il aime observer les badauds qui d'abord intrigués par cet homme sont ensuite admiratifs sinon suffoqués par tant d'audace. Chaque banane recrachée fait la joie des pigeons qui apprécieraient que leur principal fournisseur offrît plus de variétés.

Par mesure de sécurité, Il n'oublie pas d'alerter les enfants de ne surtout pas l'imiter.

Sa profession n'étant pas réglementée, il l'exerce en toute liberté, au gré de ses déplacements et à peu de frais. Sa vie est itinérance, il s'estime privilégié car il est libre de l'exercer où il veut. Il apprécie l'esplanade devant le Centre Pompidou, il privilégie les belles places devant les musées fréquentés par des touristes ouverts, curieux, disponibles. Il connaît bien celles des principales villes de France, il a pour objectif de pratiquer son art en Europe pendant qu'il est encore jeune.

Le mûrisseur de feu exerce dans les régions polaires. Il entretient la flamme des petits lumignons déposés le long des pistes glacées et souvent peu repérables par mauvais temps. Il guide ainsi le voyageur jusqu'à l'hôtel ou le refuge igloo.

S'il exerce son métier dans des conditions extrêmes, il en éprouve cependant de la fierté : il sait qu'il sauve d'une mort certaine la vie de ceux qui s'égareront.

C'est un métier qui requiert du courage, de la persévérance et une bonne condition physique car il veille nuit et jour.

Sa connaissance du terrain et sa longue expérience ont permis à ses fournisseurs de lumignons d'améliorer la qualité et le mûrissement du feu qui une fois allumé doit croître, durer mais ne point s'éteindre.

Jusqu'au jour où tout a basculé

Le hasard a fait se rencontrer **le cracheur de bananes** et **le mûrisseur de feu**. Ils se sont liés d'amitié. Après avoir échangé sur leur métier respectif et sur leur avenir, ils se sont dit que le temps était venu de se reconverter. Ils allèrent leurs goûts et leurs compétences qui pourraient s'exprimer en parfaite synergie, tout en respectant leur nature profonde : se soucier de l'autre, donner de la joie et du plaisir.

L'idée alors jaillit, évidente : ils allaient se spécialiser dans la banane flambée, ils prendraient la route au volant d'un impayable food truck pour la faire connaître et pour qu'elle reste un souvenir inoubliable partout où ils passeraient.



Marie-France

Reconversion

(Garde du corps – Assistante sociale..... Assistante du corps – Garde social)

Le **garde du corps** s'est retrouvé pris au piège, il a reçu un coup si violent sur la tête après en avoir donné plusieurs également, puis on lui a tordu le bras, il l'a entendu craquer, il a dû se rattraper à la table mais a fini par tomber par terre.

A ce moment-là une charmante **assistante sociale** amentée par le bruit de bagarre et de chute, sortant de son bureau se précipita vers lui pour l'aider à se remettre sur pieds.

Allongez-vous sur la table dit-elle, calmez-vous, tout va bien et avec assurance elle lui massa délicatement la tête, prit soin de ses blessures et refit craquer le bras dans l'autre sens.

Elle s'occupa du garde et de son corps avec plaisir s'étonna de sa capacité à remettre en place un membre déplacé et le garde trouva l'assistante très sociale, gentille, douce et bienveillante. Et c'est après que tout a basculé.

En reconnaissance de ce geste le garde du corps s'est investi dans le social, avec douceur et humanité, à présent il s'occupe de personnes ayant besoin d'aide ça l'a transformé en ange de bonté, de compassion et de douceur.

L'assistance sociale a pris plaisir à modeler le corps du garde s'est étonnée de ses pouvoirs magnétiques et s'est reconvertie dans la kinésithérapie.



Marina

Les mésaventures d'un chauffeur – danseur de tango

Vous le voyez, là, assis sur son siège, il conduit le bus en sifflotant.

Voilà un feu rouge, des sons de tango sortent de la cabine et soudain le chauffeur–danseur se lève, exécute quelques pas de tango devant des usagers étonnés ou conquis mais parfois apeurés.

Il va même jusqu'à saisir quelques jeunes femmes par la taille et à les entraîner dans un tango serré et langoureux quand oh là là ! le feu passe au vert ! Comme par magie, le bus électrique démarre, tout seul, sans un bruit. Allons-nous terminer notre parcours dans le camion poubelles devant nous ? Eh non car notre chauffeur danseur retrouve son volant avec une agilité sans pareil.



C'était ainsi jusqu'au jour où tout a basculé : le bus privé de chauffeur a raté le virage et les danseurs ont terminé leur dernier tango dans le canal.

Catherine C.

Le Maréchal-Peintre

François Wagram exerçait à l'époque napoléonienne, ce que l'on désignait alors la profession de maréchal-peintre. Ils étaient fort peu nombreux à exercer ce métier. Il se rendait sur les lieux des batailles et y déployait son chevalet et tout son attirail de peinture. Il peignait alors les scènes qui se présentaient à lui, à bonne distance du cœur du combat toutefois. C'était une sorte de photo-reporter de cette époque.



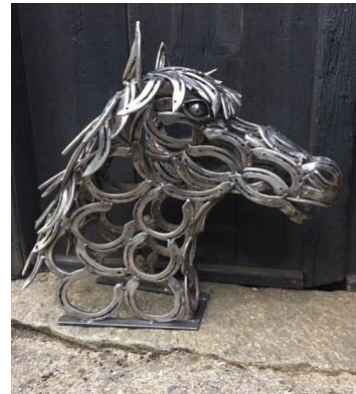
C'était bien évidemment, une activité fort dangereuse. L'affrontement avec l'ennemi ayant mal tourné, un de ses confrères était mort, il y avait peu de temps, au champ d'honneur.

L'Empereur le connaissait bien et le gardait sous sa protection pendant les combats. François aimait son métier. Ses toiles étaient toute sa vie.

L'Artiste-Ferrand

Je suis un sculpteur qui travaille le fer. Je n'aime rien tant que le faire rougir, le tordre, le contorsionner pour en faire des œuvres monumentales.

Un jour près de chez moi, j'ai découvert une vieille forge abandonnée avec tout un arsenal de fers-à-cheval



à l'intérieur. Coup de foudre immédiat : j'ai acquis la forge et suis devenu par là même, un artiste-ferrand, un nouveau métier que je suis seul à exercer. Mes sculptures monumentales sont construites, agencées, architecturées dorénavant avec uniquement des fers-à-cheval.

Avec un tel matériau de base, on aurait pu imaginer que cela me porterait chance. Ce n'est pas le cas : j'attends toujours mon premier client.

Philippe G

.....

Écrire ou ré-écrire un conte

.....

Histoire d'un petit Chaperon rouge

Il était une fois une jeune fille qu'on appelait le petit Chaperon rouge. Elle vivait seule dans un village avec sa mère. Très pauvre, celle-ci lui avait confectionné un petit paletot avec un bout de tissu rouge qu'une brave femme lui avait donné.

Elle n'avait que cela à se mettre pour cacher ses guenilles, il était gai ce capuchon, mais la couleur était tellement vive qu'elle se faisait remarquer partout où elle allait ; quel malaise d'être vêtue de la sorte et d'être nommée Chaperon rouge ! Aussi quand sa mère lui ordonna d'apporter à manger à sa vieille grand-mère malade, elle se sentit furieuse ; encore une corvée et elle devrait en plus pour la première fois traverser seule une sombre forêt, réputée dangereuse pour les grosses bêtes qui l'habitaient.

Elle finit par se demander si sa mère ne voulait pas se débarrasser d'elle ! Pour toute arme, un panier de victuailles et un habit d'un rouge bien criard, idéal pour se faire repérer !

« Eh bien puisque c'est comme ça, j'irai et ce sera bien fait pour ma mère si on ne me retrouve plus ! » se dit-elle.

Dans la forêt, un loup s'était réfugié pour échapper à la cruauté des chasseurs qui s'amusaient à tuer.

Un jour, ils avaient tué son enfant encore trop inexpérimenté pour fuir la fusillade ; depuis, il se sentait coupable et très malheureux de n'avoir pas su le protéger. Pourquoi voulaient-ils le tuer maintenant ? Il l'ignorait, il n'avait rien fait de mal.

Soudain, il fut intrigué par une silhouette vêtue de rouge venant dans sa direction.

« Ça ne ressemble pas à un chasseur », se dit-il ; curieux, il se cacha derrière un buisson, aux aguets.

Mais revenons à notre Chaperon rouge ; chemin faisant, sa colère et sa peur avaient fait place à la curiosité ; elle découvrait un monde mystérieux, envoûtant. Que la forêt était belle !

Elle commençait à prendre goût à son aventure, à prendre de l'assurance. Elle se sentait à présent une grande fille, fière, brave et libre. Il était temps de découvrir le monde, de quitter ce petit village où il ne se passait rien, bref un trou perdu !

Chantonnant gaiement, elle fut subitement alertée par des bruissements provenant d'un buisson dont les feuilles s'agitaient anormalement, laissant deviner une présence... Elle se

sentait observée ; elle s'arrêta net, prête à affronter courageusement un danger. Notre loup, rassuré par ce frêle gabarit, se décida à sortir de sa cachette.

« Bonjour, qui es-tu ? » Demanda le petit Chaperon rouge

« Je suis le Loup »

« Tu es méchant alors ? »

Le Loup lui raconte son histoire ; rassurée, elle le plaignit car elle le sentait gentil, seul, triste mais aussi solide, robuste.

A son tour, le petit Chaperon rouge lui raconta sa pauvre vie, solitaire et misérable au milieu de sa mère et de sa grand-mère très vieille, pas très gentille, qui lui faisait peur.

Ils se prirent d'amitié et les deux compères s'allièrent pour partir à l'aventure.

Sa tâche acquittée auprès de sa grand-mère, elle s'élança vers son ami le Loup qui l'attendait à l'entrée du village.

Ils disparurent dans la forêt en ayant plein de choses à se dire, plein de choses à se promettre. Elle sera son chaperon, elle lui révélera son humanité, et lui, le gentil Loup lui promit de l'initier à la vie sauvage.



Marie-France

Le petit chaperon rouge

Vous connaissez tous l'histoire du petit chaperon rouge, une petite fille qui se fait dévorer par un loup déguisé en grand-mère. L'histoire fut racontée pendant des siècles dans les chaumières aux petits enfants afin qu'ils aient peur du loup, du grand méchant loup ! Et il valait mieux qu'il en soit ainsi car alors le loup écumait toutes les campagnes. Il n'attaquait normalement pas l'homme, mais de temps à autre, quand il n'arrivait plus à se nourrir de gibier, il attaquait les enfants. En ces temps-là, la mortalité infantile, périnatale ou pour cause de maladie, était effrayante. Il n'y a qu'à lire les registres paroissiaux de décès du 18^e siècle pour s'en rendre compte. Sur dix enterrements, il y en a au moins huit qui concernent des enfants. Alors un par-ci, un par-là, croqué par un loup affamé, on s'en accommodait mieux que maintenant lorsqu'un enfant meurt dans un accident de la route. Mais ces dernières années, les loups sont revenus dans beaucoup de provinces françaises, venu d'Italie pour le loup quadrupède, venu d'on ne sait où pour le loup bipède encore plus dangereux que le premier. Il est donc temps de remettre à jour ce conte. Je vous propose cette version 21^{ème} siècle.

Lola, une petite fille délurée, décide d'aller retrouver sa copine habitant le village voisin. Elle part à travers la forêt qu'elle connaît bien pour s'y promener souvent avec ses parents le

dimanche. Quand un gentil loup surgit au détour du chemin.

- Qui es-tu, demande la petite fille ?

- Je suis Loulou, le roi des forêts.

- Quel drôle de nom ! Je m'appelle Lola, nos deux noms se ressemblent, ne trouves-tu pas ?

- Tu as raison, Lola. Sais-tu où je pourrais me désaltérer car j'ai grand soif ?

- A la fontaine de Marie. Il te suffit de prendre le premier chemin à droite, puis de tourner à gauche au carrefour du grand chêne, et enfin d'obliquer sur la droite à la patte d'oie de la mare au diable.

- Hou là là ! Cela m'a l'air bien compliqué. Peux-tu m'accompagner et me montrer le chemin ?

- Bien sûr, suis-moi, répond Lola, toute contente de rendre service.

Et ils partirent tous les deux dans la forêt, elle devant, Loulou derrière.

Malheureusement, on ne revit plus jamais Lola vivante.



Quelques jours après, un promeneur retrouva son corps au milieu d'un bosquet. La police fit une enquête très poussée et grâce aux traces ADN retrouvées sur ses vêtements, on identifia un drôle de loulou qui s'avéra être le meurtrier de Lola. On l'enferma en prison pour qu'il n'agresse jamais plus les petites filles.

Bryan de La R.

Le petit chaperon rouge raconté par Annouk

- Assied toi Olivia, je vais te raconter l'histoire du petit chaperon rouge.

Olivia quatre ans s'installe sur une marche de l'escalier. « C'est quoi le petit chaperon rouge ? »

- C'est une petite fille avec la capuche de son sweat rouge relevée sur la tête.

- D'accord dit Olivia, elle doit avoir froid.

Annouk six ans, sourit, s'assoie près de sa sœur puis commence le conte. « Voilà, la maman du petit chaperon rouge lui demande d'apporter à sa grand-mère un panier. Dedans elle a mis une galette et du beurre. »

Olivia curieuse « c'est quoi une galette ? Je préfère des crêpes et du Nutella »

- Je change si tu veux. Alors le petit chaperon rouge part vers le bois parce que sa grand-mère habite une maison au fond du bois.

Olivia ouvre de grands yeux. « Elle part toute seule ! Nous quand on va au bois c'est en bus avec Maman »

Annouk s'interroge. « Bon, elle peut aussi prendre le bus pour y aller. »

- Et là... elle rencontre le loup.

- Dans le bus ?

- Non, quand elle descend du bus.

Olivia doute et s'inquiète.

Annouk soupire mais continue. « Le loup lui demande où elle va. Le petit chaperon rouge lui répond qu'elle apporte des crêpes et du Nutella à sa grand-mère qui habite au fond du bois. »

Olivia enchaîne, « heureusement que mamie habite dans un immeuble, ça fait moins peur. »

Annouk gronde mais poursuit.

- Le petit chaperon rouge arrive enfin chez sa grand-mère.

- Et le loup, il est parti ?

- Oui ! Tu m'énerves. Arrête de m'arrêter.

Les yeux d'Olivia s'abaissent, sa bouche ne dessine plus qu'un trait horizontal, elle se tait et attend la suite.

- Donc le petit chaperon rouge toc à la porte.

Mais Olivia persiste, « Mamie, elle a une sonnette qui fait comme une cloche. Ding, ding, dong. »

- Si tu veux, elle appuie sur la sonnette. Ding, ding, dong. Voilà, t'es contente ? Annouk garde son calme et continue l'histoire.

- Qui est là ? demande la grand-mère.

- C'est moi ta petite fille, je t'apporte des crêpes et du Nutella de la part de maman.

- Ah ! Entre mon enfant, je suis dans mon lit car je suis un peu fatiguée.

Pour une fois Olivia ne parle pas. Annouk en profite pour continuer. « Le petit chaperon rouge s'approche du lit, il fait sombre, elle trouve que sa grand-mère a une drôle d'allure.

Elle a son bonnet en dentelles de travers sur la tête. »

Olivia demande.

- C'est quoi un bonnet en dentelle ? Moi j'ai un bonnet mais avec un gros pompon.

- Si tu veux ! Je lui mets un gros pompon dessus, mais elle a quand même une vilaine tête. La petite fille lui demande.

- Grand-mère, pourquoi tu as de si grandes oreilles ?

- C'est pour mieux t'entendre mon enfant.

Olivia réagit. « Mamie m'a montré le petit appareil qu'elle met dans ses oreilles pour mieux entendre, c'est très petit. »

Annouk ne l'écoute pas.

- Grand-mère pourquoi tu as de gros yeux ?

- C'est pour mieux te voir mon enfant.

Olivia moqueuse « mamie a de très jolies lunettes, elle. »

- Grand-mère pourquoi tu as de gros bras poilus ?

- C'est pour mieux t'embrasser mon enfant.

Là Olivia ne rien dit, mais elle rigole « ça doit piquer.

» Annouk l'ignore.

- Dis grand-mère pourquoi tu as de grandes dents ?



Olivia dubitative. « C'est peut-être des fausses dents comme celles de mamie qui les laisse dormir dans un verre la nuit. »

Annouk énervée,

- Oui, je sais mais cette mamie en a des très grandes et elles ne sont pas fausses ! Et elle répond.

- C'est pour mieux te manger mon enfant. Et la grand-mère se transforme en loup, se jette sur le petit chaperon rouge et la dévore.

Olivia interloquée fait un rond avec sa bouche.

- Oh ! Mais c'est dégoûtant ! Et la vraie grand-mère, elle est où ?

Annouk satisfaite de l'effet produit lui répond sans détours.

- Le loup l'a mangée avant !

- Oh ! Beurk ! fait Olivia. Puis après quelques secondes elle demande timidement à sa sœur.

- C'est fini ?

- Non maman me raconte la suite ce soir

Olivia le regard espiègle pose une dernière question.

- Et les crêpes, le loup il les a mangées aussi ?

Marina

Le Grand Roi

Chez moi, c'est très grand. J'habite une planète gigantesque. Mon royaume est infini. Mes vieilles jambes ne me permettent plus de parcourir toutes mes terres comme autrefois. Je n'ai plus qu'un mouton comme compagnon.

Seulement, Panurge, mon mouton s'ennuie et voudrait bien, même s'il n'en dit rien, avoir une rose comme amie. Malgré mes rhumatismes, je vais devoir retourner sur la Terre, ce petit astre bleu, où l'on trouve, dit-on, les plus belles roses de l'univers.

Arrivé sur Terre, en plein désert, pas la moindre trace de rose. Il me faut donc marcher, marcher encore. Soudain au loin, j'aperçois une silhouette qui avance dans ma direction, il me semble ! Arrivé à mon niveau, un personnage en uniforme avec une belle casquette se présente :

— Bonjour, je suis amiral et je cherche mon bateau. Vous ne l'auriez pas vu ?

Je sais que Panurge doit s'inquiéter en ce moment. Je n'ai que peu de temps et réponds à l'amiral :

— Non je ne l'ai pas vu. J'ai besoin d'une rose pour mon mouton. Pourriez-vous me dessiner une rose ?

— Une rose ? Mais c'est très difficile et je ne sais pas dessiner. Cela ne sert à rien sur un bateau. Par contre, le loup de l'autre côté de la dune pourra peut-être vous aider.

Je le remercie et m'engage en direction de la dune. Le loup est bien là, seul, derrière la dune. Mais que peut-il bien connaître des roses ? Nous engageons la conversation et je lui fais la même requête :

— J'ai besoin d'une rose pour mon mouton.
Pourriez-vous me dessiner une rose ?

— Les animaux ne savent pas dessiner. Mais je peux peut-être vous aider, me dit-il, en me désignant un petit objet sur le sol.

— C'est très joli. Comment cela s'appelle-t-il ?

— Une rose des sables !



Philippe G

Proposition 1 :

Début et fin imposée... et parfois quelques mots !

Début : « Aujourd'hui c'est la saint Patrick... »

Fin : « Trouville était un bon endroit »

Proposition 2 :

A partir d'une expression choisie ci-dessous ou bien une que vous retrouvez dans votre mémoire, inventez une histoire en prenant l'expression littéralement au pied de la lettre.

Ainsi par exemple quel drame a bien pu pousser celui qui a donné sa langue au chat ?

- Tuer le temps
- Tomber des cordes
- Avoir un chat dans la gorge
- L'estomac dans les talons
- Ventre à terre
- Mettre les pieds dans le plat
-

Et pour vous amuser souvenez-vous de la mer démontée de Raymond Devos :

J'avais 3 jours devant moi, je dis :

« Tiens je vais aller voir la mer »

Je prends le train, j'arrive là-bas.

Je vois le portier de l'hôtel ; je lui dis :

-où est la mer ?

-La mer ... elle est démontée !

-Vous la remontez quand ?

-Question de temps.

-Moi, je suis ici pour 3 jours...

-En 3 jours l'eau a le temps de couler sous le pont... »

Raymond Devos, « ça n'a pas de sens », Denoël, 1981

Proposition 3 :

Écrire à partir d'un vêtement

Je vous suggère d'écrire à propos d'un vêtement et, par ce biais, d'écrire un moment de la vie du personnage qui le porte, ou l'a porté. Donc, de raconter une personne, en vie ou pas, par un vêtement. Habit de cérémonie, de travail ou de loisirs, tenue portée pour une occasion spéciale, uniforme, costume de scène, déguisement, ce vêtement sera le prétexte pour décrire une scène dans la vie d'un personnage, réel ou imaginaire.

Le vêtement choisi pourra aussi servir à caractériser l'époque à laquelle se déroule votre

scène, pour lui donner plus de saveur encore.

Dans son livre : La Garde-robe, Sébastien Minustru dit avoir voulu « raconter une femme par ses vêtements.

Chaque chapitre, qui porte le nom d'un vêtement, retrace un pan de la vie de Vera, au fur et à mesure de l'inventaire, dans une chronologie irrégulière. La petite fille humiliée qui naît dans un coron et porte une blouse écossaise deviendra secrétaire de direction avec ses trois tailleurs chics, faits main, puis chanteuse à succès dans les années 70, moulée d'une combinaison scintillante, lancée dans un univers où les apparences comptent plus que tout... A noter, S Minustru journaliste belge d'origine sicilienne et sarde, âgé de 60 ans, est l'auteur de deux romans, Apprendre à lire, et la garde-robe parus tous deux aux éditions Grasset, dans la collection Le Courage. Il est rédacteur en chef adjoint du magazine Moustique, chroniqueur à la RTBF, auteur de pièces de théâtre à succès – notamment Cendrillon, ce macho, où il revendique une homosexualité joyeuse et décomplexée (et si Cendrillon était un homme, partant du principe que le prince charmant en est un aussi, cela nous donne le premier cendrillon Gay...)

.....

Aujourd'hui c'est la saint Patrick.

Aujourd'hui c'est la saint Patrick et Peter va prendre ce prétexte pour encore venir chez nous. Il sait que notre cave est bien garnie de bières et lui et mon époux Jacques vont en abuser jusque tard dans la nuit.

Gagné ou perdu ? À 20h tapantes il frappe à la porte et les libations commencent. D'autres amis se joignent à eux et il y a bientôt une ambiance d'enfer à laquelle je ne peux pas ou ne sait pas participer.

Je n'aime pas la bière. Je n'aime pas ces ripailles un peu convenues. Et je ne comprends pas la complicité de Jacques à s'y adonner alors que je sais bien que ce n'est pas sa vraie nature. C'est sans doute pour lui une façon de s'évader et de ne plus penser à notre couple en décomposition.

C'est ma faute, c'est moi qui ai provoqué cette situation. je vais le quitter et il ne le supporte pas. C'est la fin de notre histoire si bien commencée, si bien continuée mais avec une fin si médiocre. Il y a tellement cru et j'ai tellement tardé à lui enlever ses illusions. On a même déménagé pour essayer de reconstruire notre couple. Pourtant Trouville était le lieu parfait mais tout a échoué.

Aline T

Demain c'est la Saint Patrick

Chic ! Demain c'est la Saint Patrick
J'aurais bien aimé la fêter dans un resto chic
Mais voilà, je n'ai pas de fric
Je vais devoir me contenter d'la place d'la République



Ce n'est pas dramatique
Nous serons toute une clique
J'y retrouverai mon amie Véronique
Et mes copains Pierrick et Albéric

Ce sera danses folkloriques
Au son de musiques celtiques
Chopes pleines, nous viderons les barriques
En entonnant des chants gaéliques

Pendant ces instants magiques
Nous oublierons l'actualité tragique
Le tyran soviétique
Et la crise pandémique

Venez nous rejoindre sur cette place patriotique
Cette fête sera fort sympathique
Même si pour une ambiance plus aristocratique
Trouville aurait été un lieu plus idyllique

Anne Marie R.

Hier c'était la St Patrick

Hier c'était la St Patrick, la fête des Irlandais, tout était vert, même la couleur de la rivière était verte à Boston.

Harry, nous le rappela joyeusement ce soir au dîner, ce qui égaya toute la tablée. Il nous raconta cette folle soirée d'étudiants irlandais aux USA, la bière coule à flots, on entonne des chants folkloriques.

Sapristi, mais bien sûr où avais-je la tête, j'aurais dû lui faire la surprise ce soir, d'un dîner « irish stew » typiquement irlandais, un souvenir d'un périple en vélo, le tour de l'Irlande avec ses Bed & Breakfast.

Entourloupe ou pas, ces irlandais ils ont leur Saint bien ancré dans leurs traditions. La St Patrick est fêtée internationalement avec toute leur communauté dispersée aux 4 coins du monde.

Bref, l'euphorie du repas aidant, on revêtait des chapeaux improvisés, verts évidemment pour rester dans la note.

Amour toujours, est-ce qu'on s'embrasse à la St Patrick : « Irish kiss, kiss », un détail de la tradition irlandaise qui m'a échappé.

Le kilt que l'on porte et qui dévoile le genou est-ce irlandais ? Non je m'égare, ce sont les écossais, à surtout ne pas confondre. Bon, on va les réconcilier au son de la cornemuse celtique, la grande famille celte de cœur.

Des clochettes tintinnabulent dans le lointain, est-ce un druide celte, ou plutôt une autre histoire de père Noël ? A vous de voir, pour moi cela évoque une chanson enfantine entonnée gaiement par Henri Dès, un classique que l'on écoutait enregistrée sur une cassette. Ah, ces voyages en voiture, tous embarqués en chantonant pour arriver à Trouville, le lieu parfait pour un week-end au bord de mer.



Bénédicte

Saint Patrick

Aujourd'hui c'est la Saint Patrick ! La fête de mon fils Patrick, euh... non! Jean Patrick. Un petit prénom de quatre lettres nous a évité d'avoir un Pat, Paddy, Padou sous notre toit au lieu de Patrick ! Merci Saint Jean.

Les années ont passé et Saint Patrick a fait son œuvre sur notre fils faisant de lui un vrai adepte de toute chose gaélique.

25 ans plus tard c'est un fier gaillard qui probablement ce soir ne refusera pas un bon bock de bière. Au-delà de cette belle amitié, l'ancêtre "patronymique" de notre fils est à la tête d'un empire en expansion, l'empire des pubs irlandais qui poussent comme des champignons sur toute la planète pour abreuver ceux qui snobent le vin.

Quant à moi qui n'aime ni la bière ni les alcools forts je dégusterai ce soir un bon chocolat chaud sur la place du marché de Trouville? Pourquoi, me direz-vous. Tout simplement parce que la mer et les bateaux me rappellent les vagues de migrations irlandaises et hier, je me suis dite que pour cela Trouville était le lieu parfait.

Chantal J.

La Saint-Patrick

Hier, c'était la Saint Patrick. Ce brave Saint-Patrick, saint patron de toute l'Irlande !

Au quatrième siècle, il a implanté le christianisme en Irlande. Puis au sixième siècle Saint-Colomban lui a succédé, venant même sur le continent européen évangéliser ces mécréants de gallo-romains. Quelle entourloupe lui a joué le destin pour que la postérité ne retienne que Saint-Patrick ? Saint-Colomban est retombé dans l'oubli. Peut-être a-t-il été trop virulent, trop strict dans sa foi enseignée. Va savoir ?

En tout cas, deux fortes personnalités. Saint Patrick devait être, lui, plus convivial, un bon vivant en quelque sorte si on en juge au nombre de bières qui se boit le 17 mars de Belfast à Galway, de New-York à San Francisco, de Londres à Édimbourg pour rendre hommage à ce bienheureux moine. Pas un concitoyen irlandais qui ne fêterait la Saint-Patrick. Par amour de la bière, ou plutôt par amour des festivités dionysiaques.

Et pourtant, Saint-Colomban et Saint-Patrick ont dû avoir une vie très sobre, juste un peu de vin de messe et beaucoup de litanies et génuflexions dans leur abbaye.

Les Irlandais d'aujourd'hui, c'est différent. Ils tombent à genou devant les bières d'abbaye : une Chimay belge très ambrée, une Kilkenny bien mousseuse, une Beamish plus maltée ou une Smithwick's réservée aux fins connaisseuses. Sans oublier la célèbre Guinness, toute noire surmontée d'un col moussu blanc, un peu comme un moine en bure à la chevelure argentée. Ils en consomment des packs et des packs. Si vous vous promenez ce jour-là dans les rues piétonnes de Dublin, vous entendrez les chopes tintinnabuler entre elles. Un concert unique de sons aigus qui vous fait s'agiter les papilles et entrer dans le pub le plus proche pour tintinnabuler à votre tour votre chope avec celles de vos voisins.

Mais ce que je dis là n'est pas réservé à la capitale irlandaise. J'étais ce jour de Saint Patrick en Normandie et pour entendre ces bruits de chopes s'entrechoquant, Trouville est aussi un lieu parfait.

Daniel R.



Aujourd'hui, c'est la saint Patrick

Je connais un Patrick, c'est mon beau-frère ; il n'est pas irlandais, il est berrichon ; il ne joue pas du pop rock dans les pubs de Temple Bar à Dublin mais il chante « Vive le Berry, ma p'tite patrie, si bien située au milieu de la France ». C'est aussi un buveur de bière.

Lui souhaiter sa fête, pourquoi pas ? Mais ce n'est pas dans mes habitudes tout simplement parce que je me sens bien loin d'une fête de la saint Patrick telle que j'aime me la représenter partout ailleurs...



Cette pensée immédiate qui m'a amenée à mon beau-frère, au Berry profond où la présence des sorciers et des « j'teux de sorts » était encore très marquée au 20ème siècle, fait resurgir aussi le souvenir cafardeux des déjeuners pesant du dimanche en famille qui prenaient fin une heure avant l'apéritif précédant le dîner, juste le temps d'une rapide promenade digestive ou d'une partie de cartes.

Me ressaisissant, ma pensée se tourne naturellement vers l'Irlande où je préfère tout bonnement m'évader où la saint Patrick me paraît assurément plus désirante.

L'envie me vient de prendre le large.

Du Berry à Dublin, il y a un pas de géant que je franchirais volontiers pour participer aux festivités de la saint Patrick telles que je me les représente en Irlande, à coup sûr plus joyeuses, à l'évidence plus attachantes.

Sur cette diagonale où la Normandie offre une belle perspective pour vivre un avant-goût de la fête irlandaise au milieu de saint Patrick normands, Trouville est le lieu parfait.

Marie-France

La saint Patrick

Aujourd'hui, c'est la Saint Patrick.

Et alors ! Est-ce que ça va changer quelque chose à ma journée ?

Je ne suis pas au mieux de ma forme.

Les drapeaux tricolores vert blanc orange seront étalés sur la façade des pubs.

Les rues sentiront la bière vomie sur les trottoirs.

Je ne suis pas d'humeur à partager.

Demain c'est la Saint Cyrille, celui-là calmera le débordement de la veille.

Bref ! C'est décidé, je rentre à Paris avant les beuveries irlandaises.

Mais à y réfléchir j'aurais dû m'en avaler quelques pintes de bière. Chez moi, je m'emmerde tellement.

Raté ! Je suis partie trop vite et quel dommage ! S'enivrer et oublier le spleen... Trouville était le lieu parfait.

Marina

Trouville, le lieu parfait

Hier c'était la Saint-Patrick. La soirée fut bien longue. Le réveil, ce matin, lui, est bien difficile.

Mes ancêtres ont quitté l'Irlande, il y a fort longtemps, mais je garde un lien affectif avec ma terre d'origine et me fais donc un honneur et même une obligation de fêter dignement chaque année, le grand saint patron de notre île verdoyante. Je m'étais donc rendu hier vers vingt heures dans ce pub irlandais parisien que je fréquente de temps à autre. Je devais y retrouver mon vieil ami Brian. En entrant dans le pub, je le remarquai rapidement attablé dans un coin. Saprستي, je m'aperçus qu'il était accompagné de Ronan le quel j'étais en froid depuis l'année passée. Je dit que la soirée risquait d'être agitée. Je rejoignis sans entrain la petite table ronde et saluai, le regard fermé, Brian et Ronan. Quelle tournure allait bien pouvoir prendre cette rencontre inattendue?



avec
me

La conversation commença autour du rugby et des performances du XV du trèfle qui n'étaient guère brillantes cette année. Ces maudits anglais nous avaient encore battus il y a peu. Comme chacun sait, ce n'est pas le grand amour entre nos deux nations. Nous avons évoqué ce triste épisode du dernier match, au cours duquel, notre meilleur joueur O'Connor avait reçu un choc terrible sur son genou et sur la tête en même temps. Il avait vu trente-six chandelles et entendu les cloches tintinnabuler, comme on dit chez nous, et avait dû quitter le terrain. La partie était alors perdue.

J'étais un peu rassuré par ce début de discussion. Tout alla fort bien, tant que nous parlâmes sport. Il n'en fut pas de même, lorsque nous abordâmes le chapitre politique. Je préfère ne pas relater ici la suite des échauffourées que nous eûmes alors avec Ronan. Ce fut réellement sanglant.

Ce matin après ces péripéties de la veille, j'ai besoin d'un peu de repos. Je me dis que Trouville est sans doute le lieu parfait pour cette fin de semaine.

Philippe G.

JOUR DE FÊTE

Aujourd'hui c'est la saint Patrick, l'occasion d'aller boire une pinte de trop au pub entre copains devant un barman qui manœuvre la pompe à bière depuis le matin et a comme une petite crampe dans le bras gauche en cette fin de journée. Décidément tout se dégingue se dit-il, après mes varices, ma myopie qui augmente voilà mon épaule qui me lâche et si j'ajoute mes peines de cœur, c'est la dégringolade. Changer de métier et voir d'autres trognes serait idéal, mais après vingt ans à serrer des cafés, servir des blancs aligotés, des rouges claires, des whiskies râpeux, des grenadines cerise, des vermouths caramel, des eaux à bulles et sans bulle, des grogs fumants, des bières et des bières et encore des bières... Ah...

Brutalement ce curriculum de bibine mousseuse le dégoûte.

Autour de lui les conversations imbibées de houblon vacillent lentement, les bavardages s'embrouillent, l'assemblée se met à chanter puis à gueuler du Sardou. Le Connemara prend un coup de Trafalgar. Ils chantent faux, esquintent les paroles et le barman trouve ça insupportable. De Sardou le ténor d'opérette, il connaît tout le répertoire. Avec *La maladie d'amour* il avait séduit



Christelle. Avec elle le dialogue s'était construit en chanson, dès le premier refrain ils s'étaient compris, les couplets s'étaient enchaînés plusieurs printemps puis des dièses et des bémols s'étaient glissés dans la mélodie et quand un soir de l'année dernière, elle avait chanté d'une voix blanche *comme d'habitude on fera l'amour/ comme d'habitude on fera semblant...* Il avait compris, la belle harmonie avait déraillé. Le lendemain elle était partie sur la plage de son enfance se saouler de vent.

Un lien tenu existait encore, une carte postale de temps à autre. Quand la semaine dernière elle avait écrit *...Je me souviens d'un phare, je me souviens d'un signe / d'une lumière dans le soir d'une chambre anonyme...* Elle avait réveillé chez lui un souvenir précis. Fallait-il comprendre que leur histoire survivait ? L'idée ne le quittait pas et ce soir, fatigué, derrière le bar les mains jonglant entre les verres, les chopes, les tasses, les sous tasses, les éponges, les billets, la monnaie, la soirée était interminable. Dernière tournée générale, *On est là pour boire un coup/ On est là pour faire les fous...*

Saint Patrick a enfin sa dose, les chanteurs vont pisser leur joie dehors. Un coup de torchon sur le comptoir, le barman quitte son tablier, change de baskets et laisse un mot au gérant du bar. Demain il part à Trouville le lieu parfait pour tout recommencer.

Véronique C

.....

Chacun cherche son chat

Peut-être avez-vous déjà eu un cheveu sur la langue. Cela peut être gênant pour parler, mais avec l'habitude, on finit par l'oublier et à la fin par l'avaler.

En revanche, si vous avez un chat dans la gorge, c'est la pire chose qu'il puisse vous arriver, surtout si celui-ci est encore vivant. On ne peut l'avaler comme le cheveu. J'ai récemment eu un chat angora dans la gorge. C'est une épreuve très dure que je ne souhaite à personne.

Philippe G.

Tueur professionnel

Georges travaillait dans une petite société de montres suisses incassables et garanties à vie. Il s'agissait de modèles haut de gamme que de grands collectionneurs achetaient et revendaient à prix d'or. La qualité de ces montres devait être irréprochable.

Georges avait un rôle essentiel, bien que très particulier, dans le processus de fabrication. Son activité, en fin de chaîne, consistait à vérifier la solidité de chaque montre. Pour cela, il déposait la montre sur une plaque de fonte et à l'aide d'un gros gourdin, il assenait de toutes ses forces, un coup le plus violent possible sur la surface du verre. Si la montre résistait elle pouvait être mise en vente. Dans le cas contraire, elle était irrémédiablement éliminée. Georges aimait son métier.

Ses collègues, pour le taquiner, lorsqu'ils le croisaient dans les couloirs avaient l'habitude de l'interpeller de la sorte :

— Alors Georges, toujours à tuer le temps.

Cela les amusait. Il y avait bien longtemps que Georges ne prêtait plus attention à leur plaisanterie.

Philippe G.

Tectonique des viscères

C'était un réveil brouillé de rêves écœurants, les yeux collés, les cheveux en vrac, un de ces matins où le repas de la veille mijote encore dans l'estomac, bien bouilli, mal fouetté, bref un dîner de copains qui stagnait au chaud dans mon estomac sans se décider à prendre le chemin tortueux de mes intestins. Mais au diable le mal être, il fallait se lever, se laver, aller au boulot, et boire un café corsé en l'avalant lentement souhaitant que sa caféine ambulante stimule ce hachis de victuailles gonflant l'outre de mon ventre. Debout dans la cuisine, les informations

à la radio annonçaient des événements tragiques, là-bas à l'Est de l'Europe, c'était inquiétant, mais la seule chose qui m'importait, c'était mes entrailles. Des mouvements de délivrance s'annoncèrent enfin et aux toilettes la débandade fut heureuse. Débarrassée de cet encombrant dîner, je me relevai et je ressentis brutalement un séisme musculaire intense, un magma gargouillant qui me blessa de braises insupportables. Courbée la main sur le ventre, comme pour faire barrage au mal, je sentis la dérive soudaine de mon foie poussant mon estomac, puis une collision molle et plus rien, aucun mouvement. Je respirai, la tectonique de mes viscères se calmait. J'allai me doucher quand mes tripes se soulevèrent de nouveau, tsunami brutal déformant mon ventre en une vague scélérate et dans un spasme violent je sentis mon estomac se glisser du pubis à ma cuisse gauche, se contorsionner au niveau du genou, puis s'étirer comme un serpent, descendre le long de ma jambe jusqu'à mon talon et s'arrêter. Droite, figée de peur, envahie d'angoisse, je me demandai quelle maladie, quelle déformation venait de me frapper là sous mes yeux. Un long temps passa. Mon esprit vagabonda. Et si ce tremblement de corps annonçait ma fin prochaine ? Curieusement le souvenir d'une odeur de pain grillé me fit saliver, j'en conclus que j'étais vivante et timidement j'avancai ma jambe droite puis la gauche et continuai jusqu'à ma chambre. Assise sur mon lit j'attendis encore inquiète, prête à subir un dernier assaut. Sans mouvement louche dans l'abdomen depuis un quart d'heure, je me sentais bien, le regard net, le front tiède, pas de fièvre, le ventre concave et... l'estomac dans le talon. Je tapotai, malaxai ma chair au niveau du foie, ou de la rate, ou de la vésicule, aller savoir où sont les organes après ce chamboulement interne, aucune douleur. Lavée, habillée, maquillée, je sortis de chez moi le pas alerte et m'arrêtai au bistrot pour manger une tartine beurrée confiture, deux croissants et boire deux grands noirs. Depuis cet épisode de translation d'organes qu'aucun médecin n'a voulu croire, je suis suivie par un psychologue qui soigne mon addiction à la nourriture et a très bien compris lui, que d'avoir l'estomac dans le talon vous donne constamment la sensation de crever de faim et c'est invivable.



Véronique C.

Un pavé dans la mare

Ce jour-là toute la famille était rassemblée pour un pique-nique festif en bordure de la mare au diable. Les bavardages allaient bon train. Chacun racontait les derniers événements qu'il avait vécus. Charles n'était pas intéressé par les discours de ses cousins, oncles, tantes, grands-parents évoquant des faits divers régionaux, des anecdotes plutôt ennuyeuses. Il les écoutait d'une oreille distraite, préparant son intervention. Il voulait annoncer à ses voisins les plus proches une nouvelle bien plus importante.

- Je viens de prendre une grande décision, je vais partir à l'étranger. J'en ai trop marre de ce pays qui est en train de virer aux extrêmes, lança-t-il tout d'un coup.

Peine perdue. Personne ne l'entendit. A ce moment-là, les discussions avaient viré sur les prochaines élections présidentielles et chacun continuait à donner son grain de sel sur les petites phrases entendues dans les derniers débats politiques.

Alors Charles se leva, ramassa un énorme pavé qui se trouvait là on ne sait pourquoi, le souleva vaillamment et le lança dans la mare. On entendit un gros « Plouf ! » Tout le monde tourna son regard vers la mare en espérant voir sauter une énorme carpe au-dessus des eaux. Charles alors repris haut et fort sa phrase qu'il avait mémorisée :



- Je viens de prendre une grande décision, je vais partir à l'étranger. J'en ai trop marre de ce pays qui est en train de virer aux extrêmes.

Daniel R.

.....

Vêtements.

C'est la rentrée et comme toutes les petites filles, Aline étrenne sa blouse toute neuve achetée dans le magasin spécialisé et exclusif recommandé par l'école. Toutes les blouses sont de cette même couleur horrible bise obligatoire avec le nom inscrit en haut à gauche exactement à l'emplacement exigé et de la taille demandée. Seule la couleur change en fonction de la classe dans laquelle on est. Aline a la couleur rouge et pour rompre la tristesse d'un tel vêtement, sa mère a demandé à son amie brodeuse de réaliser l'inscription de son nom. Cette amie a donc fait un joli petit rail de chemin de fer qui chemine en dessous du nom pour simuler le chemin de la vie.

Aline est très fière d'arborer la seule fantaisie visible sur sa blouse. Mais dans la journée, elle est convoquée chez la surveillante générale qui lui explique que les fantaisies sont interdites et qu'il faut enlever ce joli petit chemin de fer si bien brodé.

Le soir sa maman est mise au courant mais elle décide de laisser la broderie telle quelle et explique que si vraiment c'est important la surveillante n'a qu'à s'adresser directement à elle. La blouse est donc restée toute l'année avec son joli petit rail de chemin de fer et c'est comme ça qu'Aline a commencé à être considérée comme une rebelle.

Aline T

La cape du grand-père

Fred traversait le campus, c'était l'hiver, il faisait froid, il y avait du vent. Je n'aperçus qu'une étoffe qui flottait au vent, au loin.

Le lendemain, je rencontrais Fred. « Tiens, tu es venu voir Nathalie hier soir, tu étais drôlement vêtu, tu avais revêtu une couverture de la Cité U ? »

« Non, c'était la cape de mon grand-père, la cape noire que j'adore et que je ne quitte pas de l'hiver, me dit-il »

Une cape en épais drap noir, une cape qui avait vécu et qui restait inusable comme on savait en réaliser en ces temps-là.

Le grand-père de Fred avait dû sûrement faire la guerre, mais il ne s'agissait pas de son costume militaire. C'était plutôt la cape de sa vie civile, celle du chef d'un entrepôt de vins à Bercy. La cape qui en avait vu des tonneaux roulés jusqu'à la berge, tirés par les chevaux de halage. La

cape qui laissait les mains et les bras libres pour travailler, saluer les maquignons alentour.

Fred qui n'était pas grand, portait cette cape qui lui conférait une grande dignité. Fils unique, il était de la famille des Laplace, négociants en vin de père en fils, ce qui lui donnait une certaine allure, le situait parmi tous ces étudiants venant des 4 coins de la France.

Cette cape, elle tenait quasi debout toute seule. Je ne crois pas qu'il l'ait légué à son fils, qui amateur de foot, préférait sweat et survêtements aux couleurs de son équipe fétiche.

Depuis, je ne lui ai pas demandé ce qu'elle est devenue cette cape, j'ai raté l'occasion jusqu'à présent.

Mais quand nous allons prochainement fêter ses 70 ans, je jouerai les anciens combattants du campus de Nanterre, et j'apprendrai le sort qui a été réservé à la cape du grand père. En tout cas, moi je la verrai bien au musée des arts et traditions populaires, section les entrepôts de Bercy, il y a plus de 100 ans.



Bénédicte

Une robe d'écriture

Elle lui avait été offerte pour ses vingt ans par celle qu'il appelait "Tantine", une grand-tante qu'il affectionnait peu.

« Tout sauf sexy ...» avait pensé son destinataire en découvrant cette robe de chambre en molleton d'un bleu fade. Il l'avait aussitôt reléguée dans son papier d'emballage au fond d'un placard et, miracle, malgré ses nombreux déménagements il l'avait conservée.

Des décennies plus tard, l'heure de la retraite ayant sonné, notre jeune retraité se lança dans l'écriture de fables animalières.

C'est alors qu'il se rappela que la robe de chambre offerte par "Tantine" pourrait être le vêtement idéal à enfiler au saut du lit avant de courir à son bureau griffonner les idées inspirées par sa nuit. Au fil des jours l'inspiration devint telle que notre fabuliste passait de plus en plus de temps à son bureau, engoncé dans sa robe de chambre devenue sa "robe d'écriture". Désuète certes, mais douillette, confortable et pratique avec ses grandes poches lui permettant d'y glisser ses lunettes qu'il n'avait plus à chercher partout, il l'affectionnait de plus en plus et prétendait même qu'elle stimulait sa créativité littéraire...

Ses proches qui l'avaient d'ailleurs surnommé "notre Jean de La Fontaine" ne voyaient pas cela du même œil. Consternés de le voir enveloppé du matin au soir dans cette "robe d'écriture" vieillotte, recouverte de traces de feutre et dont les pans servaient à dépoussiérer l'écran de son ordinateur, lui offrirent un peignoir dernière tendance en satin vert émeraude assorti à la tapisserie de son bureau.

Ne voulant pas froisser sa tribu, "notre Jean de La Fontaine" n'eut d'autre choix que de troquer la robe de chambre "tout sauf sexy" contre le peignoir glamour. Drapé dans cette nouvelle "robe d'écriture" il continua à écrire ses fables mais, curieusement, l'inspiration n'était plus là. De plus en plus de difficultés à choisir ses animaux, à décider de la morale. Se pouvait-il que les idées émanaient de ce lourd molleton suranné ?

En revanche, la texture satinée de sa nouvelle tenue qu'il caressait de sa main gauche, la droite tapotant sur le clavier, lui faisait remonter des sensations de peau douce, de dessous affriolants en soie... Il était bien loin des pelages des loups et renards mais finalement assez proche des plumages des colombes et tourterelles. Il lui fut difficile d'expliquer à son entourage le trop-plein de sensations voluptueuses qui l'assaillait chaque matin lorsqu'il endossait son nouvel habit, mais sa gamme d'animaux s'étoffait de toute une panoplie d'oiseaux charmeurs qui ne songeaient plus à se quereller mais uniquement à roucouler des chants d'amour et à séduire de belles oiselles pour des parades nuptiales.

L'habit ne fait pas le moine mais la robe de chambre ferait-elle l'écrivain ?



Anne Marie R.

Le costume

Chez nous, l'argent ne coulait pas à flot. Certes nous n'étions pas pauvres, nous avions même l'essentiel, tout le nécessaire y compris une place dans une école libre comme on disait à l'époque. Mais tout était compté, chaque achat pesé, évalué, réfléchi.

Papa avait de la chance, sa garde-robe était pratiquement payée par l'État jusqu'aux slips, chaussettes et tricot de peau. Kaki n'était pas sa couleur préférée mais bien celle de l'armée française. Son seul brin de fantaisie datait de son mariage avec maman : son costume et sa cravate bleu.



Je me souviens du jour, je devais avoir une douzaine d'années, un représentant frappa à notre porte pour nous vendre un aspirateur.

Les détails de cette visite ont disparu de ma mémoire sauf que nous avions déjà un aspirateur en bon état ! La seule raison pour laquelle nous nous retrouvâmes avec un deuxième complètement inutile, est que, allez savoir pourquoi, un costume sur mesure était offert au maître de maison, c'est-à-dire papa. J'étais trop jeune pour enregistrer les allants et venants de la négociation. Toujours est-il que mon petit papa de 1m80 se retrouva avec un superbe costume du dimanche, signe de promotion certaine sur les bancs de l'église et aux réunions de parents d'élèves à l'école. Papa n'en était pas fier, tout simplement heureux. C'était un homme simple comme on n'en fait plus beaucoup. Je peux dire qu'il en a fait bon usage. Lorsque je proposai pour ses 60 ans de lui en offrir un nouveau, taillé sur mesure, mon frère et ma sœur hésitèrent se disant qu'il l'emporterait sans doute dans la tombe. Je décidai d'aller au bout de mon idée. Papa eut son dernier costume, heureux mais sans manifestation d'enthousiasme. Sept ans plus tard, il nous quittait.

J'espère qu'il en profite encore, là-haut au paradis

Chantal J

La robe du dimanche

C'était à la fin des années 50, je n'avais pas 10 ans, je me revois très bien dans cette robe d'été que je portais le dimanche. Certes ce ne fut pas la seule robe du dimanche que j'ai portée dans mon enfance, mais le souvenir de celle-ci, sans savoir pourquoi, est resté très présent dans ma mémoire.

Blanche avec des passementeries bleues, un empiècement agrémenté d'une ancre marine, légèrement évasée par quelques fronces, un large biais blanc zébré de bleu au bas de la robe lui donnait un tombé qui faisait joyeusement bouger la robe.



Ma mère la repassait en l'amidonnant puis elle m'aidait à la passer ; je me souviens de l'agréable sensation de fraîcheur et de légère raideur que me procurait le contact du tissu sur ma peau quand, très concentrée, bien droite, levant les deux bras au ciel et tendant le cou, la robe glissait progressivement jusqu'aux genoux. C'était le cérémonial du dimanche matin, un rituel, je n'enfilais pas n'importe quelle robe, elle signifiait un je ne sais quoi d'ineffable qui célébrait cette journée particulière.

Avec cette robe, je me sentais autre, je ne me comportais pas de la même manière que les autres jours de la semaine. Ce n'était pas une seconde peau, et même sans une quelconque injonction de ma mère, je restais un peu guindée, apprêtée, je faisais très attention à ne pas la salir ni la froisser.

Socquettes et ballerines blanches complétaient la tenue ; j'enfilais des petits gants blancs ajourés faits au crochet et le missel à la main, j'allais seule et toute fière à la messe.

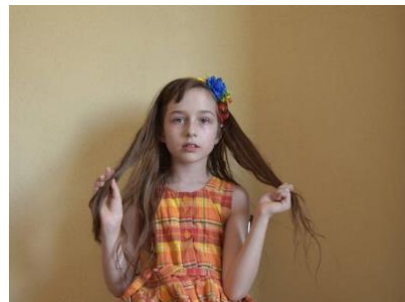
A la fin de la journée, j'étais contente de la retirer, je me sentais plus libre de mes mouvements, la vie allait reprendre le cours normal de la semaine avec des vêtements de tous les jours dans lesquels je retrouvais une familiarité qui me mettait bien plus à l'aise, c'était la fin de la représentation.

Marie-France

Adieu foulard, adieu madras

Ce refrain me transporte dans la cour de mon école.

J'ai 10 ans et je porte une robe en madras jaune orangé, un écossais des îles, lumineux, printanier. Le tissu a été offert à maman par une amie martiniquaise et notre couturière en a confectionné la plus jolie robe que je possède.



Je la porte si fièrement, elle me va comme un gant. Après avoir lissé le haut pour bien l'ajuster à ma taille, je défroisse les volants orange vif des manches trois quart et de l'encolure col bateau assortis à la large ceinture et au ruban de la même couleur unie qui orne le bas de la jupe.

Je tournoie comme une danseuse et l'ampleur du tissu se soulève en gonflant, accrochant aux plis les rayons du soleil. Le jaune, l'orange explosent de gaité et de fraîcheur. Une lumière magique m'auréole de couleurs exotiques. Dans les yeux des petites filles qui m'entourent se reflètent les nuances de ma robe et leur regard pétille d'étonnement et d'un peu de jalousie. Je porte la plus jolie robe de l'école.

Le temps est passé, l'image est restée, merveilleux rappel de mon enfance en couleurs.

Adieu foulard, adieu madras.....

Marina

Le vieux pull-over

Comme chaque dimanche depuis des années, nous allions en cet après-midi hivernal, avec mon épouse Anne, rendre visite à sa sœur Emmanuelle et son mari Gabriel. Nous avions cette chance d'habiter tous la même petite bourgade en terre d'Armorique. Le cérémonial était inmanquablement le même, et avions toujours un grand plaisir à nous retrouver réunis. C'était un moment simple mais chaleureux qui nous ressourçait chaque fois.

Je ne sais pas pourquoi, mais je remarquai ce jour-là, pour la première fois, que Gabriel portait toujours le même pull-over marron et vert depuis toutes ces années et cela quel que fut le temps. J'étais tellement habitué à ce rituel dominical que le pull-over était devenu un élément du décor auquel je ne prêtais pas attention. Ce chandail, il le



tenait je crois, de sa mère qui le lui avait tricoté lors de son adolescence. La laine était assurément de bonne qualité.

Près de la cheminée, je ne pouvais m'empêcher de regarder le pull de Gabriel. Tout à mes pensées, je me disais que le temps grâce à ce vêtement avait suspendu son vol. Tant qu'il serait porté par Gabriel, la vie pourrait continuer ainsi à couler paisiblement, éternellement. Pourtant, l'inquiétude soudain m'envahit. Qu'adviendrait-il si d'aventure, un jour, Gabriel changeait ce pull-over ?

M'adressant alors à lui, je lui dis d'une voix sincère :

— Tu sais, je ne te l'ai jamais dit mais j'apprécie beaucoup ton pull-over. J'espère vraiment que tu pourras le porter encore longtemps !

Philippe G

NETTOYAGE À SEC

C'est un habitué du samedi matin, un grand mince avec une chevalière tête de mort à l'index de la main droite. Chaque mois il dépose sur le comptoir de la teinturerie ses frusques, confection bâclée, coutures grossières, tissus râpeux s'effrangeant à la longue. J'agrafe un ticket sur chacun des vêtements, il paye et s'en va en saluant de la main.

Ce matin de son sac de sport il sort ses jeans, ses chemises, un blouson en suédine marron taché, un pantalon en toile verte et un veston gris. Tête baissée j'agrafe mes tickets numérotés

sur les ourlets ou les doublures. Les clics clacs de la pince résonnent. Quand arrive le veston je m'étonne, il est lourd, souple, ma main glisse sur le tissu de laine gris anthracite finement rayé d'un fil blanc, passe sur les revers crantés, s'enfonce dans les poches passepoilées, tâte la doublure de shantung framboise... L'étiquette brodée Dior sur la poche portefeuille me désarçonne. Est-ce vraiment l'habitué du samedi qui est là ? Est-ce à



lui ? Pour la première fois je le regarde vraiment, ai conscience de le dévisager outrageusement comme si je le suspectais de quelque chose. La quarantaine, visage carré, cheveux bruns coupés ras, yeux noisette cachés sous des fins sourcils horizontaux, il attend le regard vague.

Comme pour beaucoup de client je l'avais classé en fonction de ses fringues : célibataire, situation moyenne, petit studio, sportif et drôle de genre avec cette tête de mort au doigt. Avec ce veston il changeait de classe. La loterie, une promotion, une femme généreuse, un héritage y étaient-ils pour quelque chose ?

Je retournai ce vêtement dans tous les sens pour l'inspecter. Un vrai plaisir tactile que de toucher un beau vêtement, chose rare dans ce quartier. Au moment des fêtes j'ai quelques robes du soir Zara, toc en tulle avec paillettes, au printemps des robes de mariées en solde remises à la taille, en automne quelques beaux manteaux, des pardessus en lainage et des costumes d'homme sans tenue, parfois lustrés aux fesses.

Le veston ne me paraît pas sale, sauf la doublure à la hauteur des poignets et de l'encolure, marquée de sueur grasse. Au moment de mettre l'agrafe numérotée je m'arrête. Faire des trous dans ce tissu ça ne va pas du tout. Je vais faire comme chez mon premier employeur, avenue de Neuilly, pas d'agrafe sur les beaux vêtements disait le patron, on attache le ticket avec une épingle de nourrice. C'est fini, il a payé, il est parti en saluant de la main et j'ai cru avoir vu une ébauche de sourire.

A sa prochaine visite, je vais engager la conversation.

Véronique Clément

Oncle Joe

Qu'il était élégant mon oncle Joe. Toujours tiré à quatre épingles. Costume porté très serré, veste à carreaux et pantalon de couleur unie des années 1930, avec bien sur le nœud papillon assorti. Comme les jambes du pantalon s'arrêtaient au-dessus des chevilles, on pouvait admirer d'originales chaussettes, toujours de couleurs vives avec des motifs variés : des chats ou des horloges, voire des fleurs de lys. Bien sûr un chapeau melon à la couleur appropriée terminait la tenue. Le seul hic était que nous étions dans les années 60 et que ce genre de vêtements ne se portait guère. Trop voyant, complètement déplacé, has-been. Mais lui, de

petite taille, se tenait droit dans ses habits, il les habillait en quelque sorte. A chaque réunion de famille, nous nous demandions, mon frère et moi, de quelle gamme de couleurs et motifs de tissus il allait être sapé ? C'était un jeu. Je pariais sur la tenue avec veste à rayures verticales multicolores, mon frère sur un motif à petits carreaux orange sur fond gris. Et nous étions surpris, il venait avec une veste bleu océan et un pantalon gris à motif d'arabesques orangées. Imprévisible cet oncle Joe ! Pas vraiment un dandy, il ne passait pas son temps à exhiber ses fringues dans les rues commerçantes de la ville. Non juste un original qui ne portait ces vêtements que le dimanche pour le sortir de la grisaille de son moulin : il était meunier et travaillait en habits de coton blanc. Dussent-ils être de couleur que vous les auriez cru blancs tant ils étaient recouverts de farine.

Seul maintenant subsistent des photos de lui couleur sépia et notre imagination nostalgique nous fait retrouver les couleurs portées par cet oncle si original. Nous aimons les regarder, bien rangées dans des albums de famille. L'excentricité de ses tenues, même en noir et blanc, raniment en nous des souvenirs que nous pensions disparus et ravivent tous ces bons moments passés en famille.



Daniel R

Les gants

Elle a oublié ses gants sur le dossier d'une chaise, de longs gants blancs avec des petits boutons au poignet pour donner de l'aisance quand on les enfile.

Elle les avait ôtés contre toute bienséance pour déguster quelques petits fours qu'on lui avait offerts avec le thé. Et puis soudain elle avait vu l'heure et s'était précipitée à son rendez-vous à l'opéra.

La voici donc dans sa jolie robe d'un blanc moiré, son réticule à la main, sans ses gants comme si elle était dénudée. Cela ne va tout de même pas l'empêcher de profiter de ce moment qu'elle désire toujours ardemment !

Les amis l'attendent dans le hall du théâtre. On la complimente sur sa jolie robe.

« Viens, allons prendre une coupe avant que ça commence ! Mais tu as eu raison de ne pas mettre ces épouvantables gants de soirée, lui dit une de ses amies. C'est d'un inconfortable ! ». Mais si sa mère la voyait, elle la réprimanderait, une jeune fille élégante ne sort pas mains nues. Elle ne s'attarde pas sur cette réflexion.

Ce thé chez lui était un petit plus, chapardé en cachette à son emploi du temps. Un court laps de vie en dehors des clous. Une minuscule liberté qu'elle s'octroie de temps à autre en prétextant une visite à une amie, un passage à la bibliothèque, son cours de natation... ou une soirée à l'opéra. Il est tellement amusant et cultivé !

Elle l'a rencontré il y a un mois au musée devant son tableau préféré, ce couronnement d'épines avec cet audacieux angle droit formé par la tête et le buste du Christ et cet incroyable éclat de lumière sur l'ongle de l'un des deux bourreaux, un Caravage. Bien sûr à côté il y a la Madone du Rosaire et le jeu complexe des mains des saints et des paysans en prière. Mais elle a une fascination pour le premier tableau et ne se lasse pas de venir encore et encore le contempler.

C'est lors de cette rencontre qu'une longue conversation débute et depuis elle se prolonge lors de leurs courtes entrevues. Demain elle ira à la piscine ou bien à la bibliothèque. L'absence des gants ne va pas se remarquer, mais il faudra bien les récupérer pour la prochaine sortie. Alors elle ira chez lui. Elle sonnera à sa porte. Mais personne ne répondra. Elle y retournera, mais rien ne bougera, aucun bruit ne filtrera de l'intérieur. Elle questionnera les concierges qui évasivement répondront qu'ils ne l'ont pas vu depuis une semaine... deux semaines ? Elle fera les cent pas sur le trottoir d'en face en surveillant le porche de l'immeuble et ses fenêtres... en vain. Et elle restera désemparée et inquiète.

Autour d'elle la ville commence à gronder. Ses parents sont fébriles, se parlent à voix basse en de longs conciliabules lorsque tout le monde est couché. Sa mère trie des tas d'affaires en soupirant. Puis elle se met à faire beaucoup de couture et retouche leurs manteaux. Son père brûle des papiers dans la cheminée. L'argenterie est cachée sous les lames du parquet. Les valises apparaissent soigneusement remplies du strict nécessaire, le superflu est mis de côté. Il faut partir.

Brigitte L.

Bonus !
Texte offert par un ami pour l'atelier

.....

Camino Frances

J'ai franchi Roncevaux sans entendre le cor,
Roland depuis longtemps y a trouvé la mort.
Pas de croix de marbre où est gravé son nom,
Seule une fontaine se souvient des Vascons.

J'y ai tiré de l'eau pour emplir ma calebasse,
Bu de longues gorgées afin que soif se passe,
Puis d'un pas décidé, sans prendre de répit
Puisé dans mes forces pour rallier Zubéri.

Au sommet Del Perdon des pèlerins de fer
Luttent contre le vent et semblent vivre l'enfer.
Ils ne sont que douze, Judas paie sa disgrâce,
Dieu ne peut pardonner, trahir laisse des traces.

Je découvre ébahi cette cité millénaire
Où se fondent en un seul tous les Chemins jacquaires ;
L'Église du Crucifix avec son Christ de bois
Celle de Santiago dans un lieu bien étroit.

Des pèlerins se noyaient en coupant la rivière.
La Reine fit construire un vaste pont de pierres
Et depuis ce moment, à Puente la Reina,
On ne rend plus son âme en traversant l'Arga.

Plus bas dans la vallée, suivant le Camino,
Nul ne peut éviter la Fuente de vino,
Une fontaine en or où l'eau ressemble au vin.
Quoi de plus agréable aux yeux d'un pèlerin ?

J'ai passé Pampelune, arpenté la Navarre,
Apprécie la Rioja et son précieux nectar,
Puis suivi mon chemin sous un soleil de plomb,

Trainant mon lourd fardeau à travers les vallons.

Au loin, deux grandes flèches percent l'horizon,
Soutenant le ciel au-dessus des champs blonds.
Je reconnais Burgos de par sa cathédrale,
Autre chef-d'œuvre de l'époque médiévale.

Sous une dalle en marbre, elle cache un trésor
Qui n'intéresse pas ceux qui cherchent de l'or.
C'est ici que Le Cid a fini son combat,
Chimène à ses côtés, peut-être dans ses bras !

Dans mes pensées trop floues apparaît un cheval
Et un cavalier mort qui brave son rival.
Je sortis apaisé de savoir les amants,
Dans ce lieu prestigieux, aussi beau qu'un diamant.

J'ai fermé la porte de la sublime ville,
Découvrant le plateau et ses terres d'argile,
Ces vastes champs de blé qui fuient à l'horizon
Et qui changent de couleur à chaque saison.

Des nuages parsemés y promènent leur ombre
Rendant les cultures dans certains lieux plus sombres.
Je suis la Meseta, vous l'aviez deviné,
Un bien joli prénom que l'homme m'a donné.

Je vous quitte à Léon, ne versez pas de larme,
Cette cité romaine a bien autant de charme.
À Saint Isodore reposent tous les rois
Dans d'immenses tombeaux que surmontent des croix.

Ce Chemin m'éblouit, chaque sommet gravi
Dévoile à mon regard des beautés à l'envi :
Ici un village sans personne dehors,
Là-bas, une église aux allures de fort.

Doucement je poursuis comme le papillon,
Volant de fleur en fleur au gré de l'aquilon,
Me posant maintes fois pour humer le bonheur,
Jouir de ces moments d'une grande douceur.

Passé El Acebo se dresse un monticule
Qui retrouve la paix quand vient le crépuscule.
Les jacquets déposent dessous la croix de fer
Leur caillou du jardin pour éviter l'enfer.

On m'avait prévenu que la route était belle,
Autant qu'une jolie robe en fine dentelle,
Mais on n'avait pas dit que chaque jour nouveau
Serait plus merveilleux et encore plus beau.

Le relief a changé, les plaines moins nombreuses,
Les montagnes plus hautes et les vallées plus creuses.
Quelques pas encore, la Galice tend ses bras,
Montrant au Cebreiro ses jolies pallozas.

Dans un temps bien lointain, Dieu y fit un miracle.
Sitôt que fut sortie, l'hostie du tabernacle
Il la changea en chair, puis ensuite, versant
Ce bon vin de messe, le transforma en sang.

Encore quelques lieues pour clore ce périple
Avant de contempler la châsse du disciple.
Les rires ont été tués par le bruit du silence
De ceux qui sont venus pour faire pénitence.

Tel un long fleuve que l'affluent grossit
Chaque jour que fait Dieu, le Chemin s'élargit.
Un torrent a surgi de la voie d'Oviedo,
D'autres de La Plata et du Primitivo.

Il en sera ainsi jusqu'à son estuaire,
Jusqu'à ce qu'il s'engouffre dans le sanctuaire.
Bannis ces gens sans foi qui partis de Sarria
N'ont pour seul objectif que la Compostela.

Après Lavacola je rince mes guenilles
Dans un ruisseau d'eau claire où les truites frétilent
Les âges ont préservé ce rituel immuable
Pour devant Saint-Jacques, demeurer présentable.

Aujourd'hui, dès l'aube, j'arrive à Santiago
Et découvre la place de l'Obradoiro.
Les pèlerins nombreux y partagent leur joie
Oubliant ces moments de galère et de froid.

Ce soir à l'office j'écouterai la sœur
Dont la voix de cristal résonne dans le chœur.
Je ne manquerai rien du Botafumeiro
Que font danser au ciel huit tiraboleiros.

Demain matin très tôt, quand sonne l'angélus,
J'irai par ces chemins bordés d'eucalyptus,
J'irai à Fisterra brûler mes souvenirs,
Si mes jambes me portent, à Muxia pour finir.

Alain HUMBERT

18 mars 2022

